



United Nations
Educational, Scientific and
Cultural Organization

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



Association of
Former UNESCO
Staff Members

Association des
anciens fonctionnaires
de l'UNESCO

Lien link



numéro
number
113
2
2011

En route vers le prochain biennium !

DOSSIER : Année internationale
de la biodiversité, quel bilan ?

New UNESCO report on the education
of engineers

« Retraites à la maltaise »

À vos mutuelles !

ASSOCIATION DES ANCIENS FONCTIONNAIRES DE L'UNESCO
ASSOCIATION OF FORMER UNESCO STAFF MEMBERS

Accueil

	De 10h30 à 12h30	De 15h à 17h
Lundi	<ul style="list-style-type: none"> ■ Information sur l'AAFU et adhésions 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions et fiscalité (y compris CAM et complémentaires) ■ Activités culturelles et loisirs
Mardi	<ul style="list-style-type: none"> ■ Questions sociales et Fonds de solidarité (y compris CAM et complémentaires) 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions et fiscalité ■ Consultation pour Internet* ■ Périodique <i>LIEN</i>
Mercredi	<ul style="list-style-type: none"> ■ Information sur l'AAFU et adhésions 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Permanence de l'Assistante sociale ■ Club de l'Amitié
Jeudi	<ul style="list-style-type: none"> ■ Activités culturelles et loisirs ■ Pensions et fiscalité ■ Périodique <i>LIEN</i> 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions et fiscalité ■ Périodique <i>LIEN</i>
Vendredi	<ul style="list-style-type: none"> ■ Permanence du Président* ■ Information sur l'AAFU et adhésions 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Permanence du Président* ■ Consultation pour Internet*

* Il est préférable de prendre rendez-vous par téléphone au **01 45 68 46 55**

Reception

	From 10.30 am to 12.30 am	From 3 pm to 5 pm
Monday	<ul style="list-style-type: none"> ■ Information on AFUS & membership 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions & Taxation ■ Cultural and Leisure Activities
Tuesday	<ul style="list-style-type: none"> ■ Social Questions and Solidarity Fund 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions & Taxation ■ Consultation about Internet* ■ Periodical <i>LINK</i>
Wednesday	<ul style="list-style-type: none"> ■ Information on AFUS & membership 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Social Worker on duty ■ Club de l'Amitié
Thursday	<ul style="list-style-type: none"> ■ Cultural and Leisure Activities ■ Pensions & Taxation ■ Periodical <i>LINK</i> 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Pensions & Taxation ■ Periodical <i>LINK</i>
Friday	<ul style="list-style-type: none"> ■ President on duty* ■ Information on AFUS & Membership 	<ul style="list-style-type: none"> ■ President on duty* ■ Consultation about Internet*

* It is advisable to make an appointment by calling **01 45 68 46 55**

LIEN/LINK

Directeur de la publication : Georges Kutukdjian, Président AAFU/AFUS

Rédactrice en chef : Monique Couratier

Secrétariat de la rédaction et mise en page : Agnès van den Herreweghe

Conception graphique : Ivette Fabbri

Comité de rédaction

Abdelaziz Abid, Étienne Brunswic, Maha Bulos, Alcinou da Costa, Jean-Marc Dethoor, Josette Erfan, Patrick Gallaud, Malcolm Hadley, Yudhishtir Raj Isar, Ali Kazancigil, Elizabeth Khawajkie, Laurent Lévi-Strauss, Mireille Jardin, Jacques Richardson, Mouna Samman, Anne Willings-Grinda

Bureau 7B 3.07 – UNESCO – 1 rue Miollis – 75732 Paris Cedex 15 – France

Tél : 01 45 68 46 55 – Télécopie : 01 45 68 57 79 – e-mail : afus@unesco.org - www.unesco.org/afus

Photo de couverture :

Peinture murale (détail) du Chilien Roberto Matta au Siège de l'UNESCO :

La plus grande ouverture sur le cosmos (1958). © Unesco/M.Bulos (Droits réservés).

Le billet du Président / A Word from the President

L'UNESCO hier et aujourd'hui / UNESCO Past and Present

Focus

- 5..... ■ L'UNESCO célèbre ses 65 ans, *Françoise Rivière*

Voice from afar

- 7..... ■ Expérience in the field, *Wyn Courtney*
8..... **Dossier** : Traduction et interprétation. Sauver Babel, *Mourad Boulares et al.*

UNESCO Treasures

- 19..... ■ Oswaldo Guyasamín: of rage and redemption, *Maha Bulos*

Diagonals : reviews

- 20..... ■ Chemistry, a new-look *Courier* and an international year, *Malcolm Hadley*

Le Forum des membres / Members' Forum

Kal(é)idoscope

- 22..... ■ Artiste peintre et généalogiste, *Dina Zeidan*
23..... ■ Ambassadeur des deux rives : entre poésie et diplomatie, *Khamliène Nhouyvanisvong*
25..... ■ Palestine and music: my passion after 60, *Lena Saleh*
27..... ■ Saving the child-soldiers of Africa's Great Lakes (about A. Lokisso), *Jacques Richardson*
28..... ■ Histoires de vie, *Paola Costa*
29..... ■ À la recherche du sens, *Krystyna Chlebowska*
30..... ■ Une après-midi à l'UNESCO, *Anne Willings-Grinda*

Nos auteurs

- 29..... ■ *La gouvernance. Pour ou contre le politique ?* (par Ali Kazancigil), *Monique Couratier*

Parole de femmes

- 30..... ■ Les pionnières du féminisme arabe, *Mouna Samman*

Carnet

In memoriam

- 33..... ■ Sidsel Rasch, *Odile Blondy*, *Georgie Dafé*
■ Mohamed Ali Al-Shaabi, *Pío Rodríguez*
■ Françoise Mysliwiz, *Erwin Solomon*

L'AAFU et les Associations sœurs / AFUS & Sister Associations

35..... Nos conférences

- L'actualité de Jeanne Hersch, *Alya Saada*

36..... Nos voyages

- Symphonies ottomanes, *Josette Erfan*

38..... Bulletins sans frontières, A. W.-G.

41..... Courrier des lecteurs



Le billet du Président

A Word from the President

Bon anniversaire, Monsieur M'Bow !

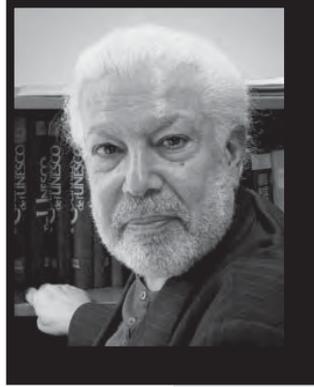
Le 20 mars 2011, Amadou-Mahtar M'Bow a eu 90 ans. Au nom de l'AAFU et, en mon nom personnel, je formule l'espoir que cet anniversaire sera suivi de nombreux autres dans la joie d'être entouré de sa famille et dans la sérénité que le temps apporte. L'AAFU organisera le mardi 31 mai une journée de témoignages par ses plus proches collaborateurs. Ce sera l'occasion de rendre hommage à un Directeur général qui a façonné l'Organisation à l'image du monde des années 1970 et 80 et aura été l'un des défenseurs les plus persévérants et les plus éloquents de la sécurité et de l'indépendance de la fonction publique internationale.

L'AAFU envisage de réunir dans un volume à la fois les interventions du colloque et d'autres textes qui lui parviendraient par la suite, notamment de collaborateurs n'ayant pu assister à cette journée.

Journée internationale de la femme

Depuis 1977, la communauté internationale célèbre le 8 mars la Journée de la femme. Bien avant, un programme avait pris naissance à l'UNESCO. Il s'est développé rapidement tant par des activités du Secrétariat (au Siège et sur le terrain), en coopération avec les ONGs et grâce à la volonté des pays souhaitant améliorer la condition des femmes et œuvrer en vue de l'égalité des genres. Pionnière en la matière, en 1960 l'UNESCO organisait en Afrique la première réunion sur l'accès des jeunes filles et des femmes à l'éducation. Nicole Friderich enchaînait des réunions régionales en Asie (Bangkok, 1962) et dans les États arabes (Tlemcen, 1964), et lançait des enquêtes dans les États membres, qui aboutirent à des recommandations à l'ECOSOC sur l'alphabétisation des femmes, leur accès à l'enseignement primaire, secondaire, technique, supérieur, à la profession enseignante, etc. Ce fut dans cet élan que la Division des statistiques de l'UNESCO devait inclure une rubrique « Femmes » dans toutes les collectes de données sur l'éducation et que le Comité des ONGs entreprit ses propres études parallèlement à celles menées par le Secrétariat.

René Maheu, Directeur général, trouvant le thème porteur, décida en 1967 de créer un programme intersectoriel décennal avec un budget substantiel pour l'époque, y compris au titre du « Programme de participation ». Des projets expérimentaux furent entrepris au Burkina Faso (ex-Haute-Volta), avec Oulimata Fall, la première femme africaine chef de projet, à laquelle succéda Sira Diop, et au Népal. Le programme bénéficiait alors également des compétences



© I.F.

Happy Birthday, Mr M'Bow!

On 20 March 2011, Amadou-Mahtar M'Bow was 90. On behalf of AFUS and on my own behalf, I express the hope that this birthday will be followed by many others, happily celebrated in the bosom of his family and in the serenity that comes with the passing of time. On Tuesday 31 May, AFUS will organize a day of testimony by a number of his closest collaborators. This will allow us to pay homage to a Director-General who fashioned the Organization to fit the world of the 1970s and 80s and was one of the most persevering and eloquent champions of the security and independence of the international civil service.

AFUS intends to publish a volume consisting of the statements made on this occasion as well as other contributions, notably from colleagues who are unable to attend on 31 May.

International Women's Day

Since 1977, the international community celebrates 8 March as International Women's Day. A programme had been established at UNESCO much earlier, however, and developed rapidly both within the Secretariat (at Headquarters and in the Field), in cooperation with NGOs and thanks to the commitment of countries who wished to improve the condition of women and work for gender equality. A pioneer in this area, in 1960 UNESCO organized the first meeting on the access to education of young women and girls in Africa. Nicole Friderich followed this up with regional meetings in Asia (Bangkok, 1962) and in the Arab States (Tlemcen, 1964) and launched a series of surveys among Member States, which led to the ECOSOC recommendations on women's literacy and access to primary, secondary, technical and higher education, to the teaching profession, etc. In the same wave, the Division of statistics began to include a rubric 'Women' in all data gathering pertaining to education and the NGOs Committee carried out studies in parallel with those of the Secretariat.

Director-General René Maheu saw the issue's potential and in 1967 decided to create a ten-year intersectoral programme, with a budget that was significant for the time, including provisions under the 'Participation Programme'. Experimental projects were undertaken in Burkina Faso (ex-Upper Volta), with Oulimata Fall as the first African Woman Project Head, and she was followed by Sira Diop, as well as in Nepal. The programme was run by Krystyna Chlebowska and Yasmina Zahran for education,

de Krystyna Chlebowska et de Yasmina Zahran à l'éducation, de Marion Glean O'Callaghan aux sciences sociales, de Maxime Shatton à la communication, de Mary Richardson qui participa à la recherche de fonds et certainement d'autres personnes qui devraient être mentionnées ici. Un legs, des contributions volontaires des États membres nordiques et des bourses offertes par des ONGs convergeaient vers un programme cohérent appuyé par le Conseil exécutif et la Conférence générale.

Désormais, il était admis que des femmes pouvaient occuper des postes de responsables au sein du Secrétariat, même s'il restait beaucoup à faire. Certes, Alva Myrdal, Prix Nobel de la paix en 1982, dirigea le Département des sciences sociales de 1950 à 1955, mais elle devait rester longtemps l'exception qui confirmait la règle.

L'instauration d'une coordination entre toutes ces initiatives était nécessaire. Marie-Pierre Herzog, la première directrice de la Division des droits de l'homme et de la paix, assura *de facto* cette fonction et représenta l'UNESCO à la première Conférence mondiale sur le statut des femmes (Mexico, 1975). La proclamation de la Décennie des Nations Unies pour la femme (1976-1985) fut l'occasion d'un vif débat à l'UNESCO sur la coordination de l'action en faveur des femmes. Celle-ci devait-elle irriguer toutes les activités, avec ou sans point focal ?

En 1983, Amadou-Mahtar M'Bow décide que le deuxième Plan à moyen terme consacra un Grand Programme à « La condition des femmes ». Rédigé par Françoise Rivière, il instaure une « double stratégie », qui vise en même temps à intégrer la dimension féminine dans tous les programmes et activités de l'UNESCO et à développer des projets centrés sur les femmes en éducation, sciences, culture, communication... Il est heureux que ce soit cette option double, transversale, qui ait prévalu et qu'elle se soit progressivement imposée, avec des hauts et des bas qu'on ne saurait ignorer. La même année, Amadou-Mahtar M'Bow institue une coordination indépendante des Secteurs de programme et y nomme Torild Skård.

Pour le 8 mars 2011, je voudrais évoquer la figure d'Hypatie d'Alexandrie (355 ou 375-415 av. J.-C.). L'Antiquité la légua à la postérité comme la première femme mathématicienne et astronome, bien qu'il ait pu en exister en Égypte, en Chine, en Inde ou chez les Mayas. Après des études à Athènes, elle vécut dans l'Égypte alors sous occupation romaine. Elle s'imposa dans un domaine peu accessible aux femmes, contrairement à la poésie ou à la musique, même si jadis les mathématiques étaient proches de la philosophie. Cette femme est doublement remarquable. D'abord, en raison de ses travaux et de son enseignement qui attira en Alexandrie des savants et des lettrés de toute l'Afrique du Nord, en particulier de Libye, et du Moyen-Orient. Ensuite, parce

Marion Glean O'Callaghan for the social sciences, Maxime Shatton in communication, and Mary Richardson, who helped raise funds, and many others as well, who ought to be mentioned here. One private legacy, voluntary contributions from Nordic countries and fellowships provided by NGOs all came together in favour of a coherent programme supported by the Executive Board and the General Conference.

Although much remained to be done, it was henceforth recognized that women should occupy positions of responsibility in the Secretariat. It should be noted that Alva Myrdal, Nobel Peace Prize laureate in 1982, headed the Department of Social Sciences from 1950 to 1955, but for a long time she was the exception that confirmed the rule.

A coordination mechanism was needed and Marie-Pierre Herzog, the first Director of the Division of Human Rights and Peace, occupied this position *de facto* and represented UNESCO at the first World Conference on the Status of Women (Mexico, 1975). The proclamation of the United Nations Decade for Women (1976-1985) led to a lively debate at UNESCO concerning the nature of this coordination. Should it be transversal and should it have a focal point or not?

In 1983, Amadou-Mahtar M'Bow decided that the Second Medium-Term Plan should include a Major Programme on 'The Condition of Women'. Drafted by Françoise Rivière, this MP established a 'dual strategy', aiming concurrently at integrating a women's dimension in all UNESCO programmes and activities and at developing projects related to women in education, science, culture, communication, etc. It is fortunate that the transversal option eventually carried the day, albeit with ups and downs that cannot be denied. The same year, Amadou-Mahtar M'Bow created a coordination unit independent of the programme sectors and appointed Torild Skård to head it.

For 8 March 2011, I should like to cite a figure of Antiquity, Hypatia of Alexandria (355 or 375-415 BC), considered to be the first female mathematician and astronomer, although others may well have existed in China, Egypt or India or among the Maya. After her studies in Athens, she lived in Egypt, then under Roman occupation. She flourished in a domain then largely closed to women, unlike poetry or music, although in those times mathematics were linked to philosophy. She was doubly remarkable. First, because of her research and teaching, which drew to Alexandria scholars from all over North Africa, particularly Libya, and the Middle East. Also because she deliberately chose to extricate herself from the quadrilateral – daughter, sister, spouse and mother – that often defines a woman. Is it not signifi-

qu'elle a sciemment tenu à s'extraire du quadrilatère : fille, sœur, épouse, mère qui souvent définit une femme. N'est-il pas significatif que les femmes soient reconnues par leurs fonctions d'épouse, mère, fille ou sœur alors que les hommes ne seraient jamais définis à partir de tels paramètres mais pour ce qu'ils sont ?

Pensions

Le dernier ajustement des pensions versées par la Caisse commune des pensions du personnel des Nations Unies (CCPPNU) aux personnes résidant en France remonte au 1^{er} avril 2008. L'indice des prix à la consommation (IPC) dans chaque pays de résidence constitue la base de calcul de l'ajustement des pensions. En France, l'IPC cumulé de décembre 2008 à décembre 2009 était de 1,92 %. Or, la CCPPNU ne revalorise les prestations que si l'augmentation de l'IPC dans le pays de résidence atteint le seuil de 2 %. C'est pourquoi les pensions versées en France ne furent pas revalorisées au 1^{er} avril 2010.

Ce ne fut pas le cas de tous les pays, y compris de la zone euro, puisqu'un ajustement est intervenu en Italie. Hors de la zone euro, en Suisse il n'y eut pas d'ajustement car l'augmentation de l'IPC était de 1,02 %. En revanche, les prestations en dollars US ont été ajustées au 1^{er} avril 2010 de 2,8 % en raison de l'augmentation de l'IPC aux États-Unis de décembre 2007 à décembre 2009.

L'AAFU a étudié l'an dernier cette question. Elle estime qu'il faudrait à l'avenir explorer différentes options, par exemple ajuster les pensions tous les deux ans – même si dans un pays donné l'évolution de l'IPC n'a pas atteint le seuil des 2 % – ou ramener le seuil considéré de 2 % à 1,5 %. Mais il s'agit là d'un travail de longue haleine qu'il faut mener en concertation avec les associations sœurs au sein de la Fédération des associations des anciens fonctionnaires internationaux (FAAFI).

À l'heure où je vous écris, l'IPC en France connaît en 2010 une augmentation de 1,8 %. Aussi la CCPPNU a-t-elle prévu au 1^{er} avril 2011 d'ajuster de 3,7 % les pensions versées en France. L'AAFU vous informera d'ajustements éventuels dans d'autres pays du monde.

cant that women should be recognized for their roles as spouse, mother, daughter or sister, whereas men would never be defined according to such parameters but simply for who they are?

Pensions

The last adjustment of pensions paid out by the United Nations Joint Staff Pension Fund (UNJSPF) to residents of France goes back to 1 April 2008. The consumer price index (CPI) in each country of residence provides the basis for calculating the adjustment. In France, the cumulative CPI from December 2008 through December 2009 was 1.92%. Since the UNJSPF does not augment its payments unless the increase in the CPI reaches the threshold of 2%, pensions paid in France were not revalued on 1 April 2010.

This was not the case in all countries, including those in the Euro zone, since an adjustment took place in Italy. Outside the Euro zone, in Switzerland there was no adjustment since the CPI increase was only 1.02%. However, US dollar pensions were adjusted on 1 April 2010 by 2.8%, in connection with the CPI increase in the United States over the period December 2007 to December 2009.

Last year AFUS examined this question. It considers that different options should be explored, for example that of adjusting pensions every two years even if in a given country the CPI does not reach 2% or that of reducing the threshold from that level to 1.5%. But this would be an effort to be undertaken over the long term with all sister associations that belong to the Federation of Associations of Former International Civil Servants (FAFICS).

At time of writing in 2010 the CPI in France has increased by 1.8% and for this reason the UNJSPF has envisaged increasing pensions paid in France by 3.7%. AFUS will inform you of adjustments that could take place in other countries.

Georges Kutukdjian

Choc des métaphores

« Ce sabre est le plus beau jour de ma vie »

« La forêt vierge où la main de l'homme n'a jamais mis le pied »

« Tissu de coups de poignard qu'il faut avaler goutte à goutte »

« Goutte d'eau qui a mis le feu aux poudres »

« Le char de l'État navigue sur un volcan »



L'UNESCO hier et aujourd'hui

UNESCO Past and Present



L'UNESCO CÉLÈBRE SES 65 ANS



Lors de la cérémonie, la Directrice générale, Irina Bokova, était accompagnée de ses trois prédécesseurs: Koïchiro Matsuura (1999-2009), Federico Mayor (1987-1999), Amadou-Mahtar M'Bow (1974-1987).

© Unesco/Michel Ravassard

Le 14 décembre 2010, nous étions invités à célébrer ensemble le 65^e anniversaire de l'UNESCO. Jusqu'ici, nous célébrions l'anniversaire de l'adoption de l'Acte constitutif tous les dix ans ; mais comme dit à juste titre mon fils, passé un certain âge, il vaut mieux le faire tous les cinq ans ! Donc en 2010, l'UNESCO a eu 65 ans et, répondant à l'appel de la Directrice générale, diffusé par lettre circulaire à tout le personnel et répercuté par le Président de l'AAFU, j'ai participé à cette cérémonie qui s'adressait avant tout aux délégations permanentes – lesquelles étaient venues en nombre – beaucoup plus qu'au personnel, qui brillait par son absence.

C'était une cérémonie très équilibrée, du point de vue géographique (avec un intermède artistique par région du monde), linguistique (l'anglais, le français, l'espagnol et même le russe pour notre Présidente du Conseil exécutif ont été parlés par nos interlocuteurs, avec interprétation simultanée dans les six langues de travail de l'Organisation) et institutionnel : ont pris la

parole, successivement, les anciens Directeurs généraux encore vivants qui s'étaient tous trois déplacés pour l'occasion ; chacun dans le style qui lui est propre et dans la langue qu'il maîtrise le mieux (français, espagnol, anglais) a mis l'accent sur la montée des périls et le rôle, plus que jamais d'actualité, de l'UNESCO : Amadou-Mahtar M'Bow a été historien, comme il lui plaît de l'être, et a lancé un appel aux communautés intellectuelles ; Federico Mayor a parlé de paix, soulignant l'irresponsabilité des milieux économiques, politiques et financiers, et demandé qu'on agisse enfin ; Koïchiro Matsuura a mis l'accent sur ce qui constitue à ses yeux le principal défi du XXI^e siècle : le maintien de la vie sur terre, et sur le nouveau rôle attendu de l'Organisation dans la diffusion du concept de durabilité. Ils ont été suivis par les représentants des organes directeurs : le Président de la Conférence générale, Davidson Hepburn, et la Présidente du Conseil exécutif, Eleonora Mitrofanova, et pour conclure par l'actuelle Directrice

générale, Irina Bokova, qui s'est expliquée sur ce qu'elle entend par « nouvel humanisme », à savoir : « *créer des sociétés du savoir pour les générations futures et donner à tous, hommes et femmes, les moyens réels d'en être parties prenantes..., fortifier le dialogue mondial, créer des ponts entre les régions du monde et nous appuyer sur tous ceux qui existent déjà, réels ou symboliques, en un mot, mettre l'humain au centre du développement. D'ailleurs, ce nouvel humanisme englobe aussi bien la culture de paix que la culture des droits de l'homme et la réalisation des Objectifs du Millénaire, 'the most humanistic agenda we have ever set'* ».

La cérémonie était présentée, en français et en anglais et, comme en chants mélibée, par Eric Falt, Sous-Directeur général pour les relations extérieures et l'information du public, et par Alsou Abramova, chanteuse russe qui est aussi une très bonne animatrice

en anglais : ils ont su, avec talent, nous permettre d'attendre que s'installe chaque groupe musical en jouant au jeu des « Saviez-vous que... ? ». Pour un anniversaire, c'était tout indiqué, comme l'était le film – très court – sur les priorités de l'UNESCO pour le XXI^e siècle.

Bref, une cérémonie très enlevée, qui nous a permis en 2h30 (commencée à 16h15, elle s'est achevée à 18h45), de célébrer dignement cet anniversaire avant de nous livrer aux agapes d'un « pot » organisé dans la salle des Pas perdus. Remercions la Première Dame d'Azerbaïdjan et Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO, Mehriban Aliyeva, qui a rendu la chose possible.

Françoise Rivière
Ex-Sous-Directrice générale
pour la culture

Voice from afar

EXPERIENCE in the FIELD

In 1982, I was appointed as a programme specialist in Malawi, as Coordinator of Educational Studies, located in the Planning Unit of the Ministry of Education in the capital, Lilongwe, and, linked to the 4th IDA Education project, it was intended to monitor the results of this project. Funded by UNDP, there were actually no identifiable resources for conducting the studies, which were essentially ex post facto. In addition, the Ministry in Lilongwe was some 200 kms from the potential researchers/collaborators at the Institute of Education and the Faculty of Education in Zomba. Despite these shortcomings, there appeared to be plenty of work for a researcher in the Planning Unit, with two other IDA projects, an upcoming Education Plan, and several studies already commissioned and being undertaken by consultants.

As I settled in, I made enquiries about a counterpart, written into the UNDP-Ministry agreement. My request was treated with disdain: was I lazy that I needed someone to help me? and my reply that I wished to have someone to continue the work after the end of the UNESCO project was dismissed disparagingly.

Unfortunately, the Principal Secretary in the Ministry at that time had a very low regard for UNESCO, partly through several difficulties relating to a large ambitious project, which had 3 experts in 3 different teacher-Training institutions in 3 different towns. The experts were intended to complement each

other, and to work cooperatively, but distance and differing perspectives meant that the intended synergies did not eventuate. They did not necessarily keep office hours, since they were working in teaching institutions, and, to add insult to injury, in the eyes of the Principal Secretary, two of them had their golf clubs in their cars, almost permanently. Thus, my suggestion that I might be more effective if the post was moved to Chancellor College was treated with equal disfavour.

After more than a year, a young man, Joseph Chimombo, was appointed as my counterpart and given office-space at the other end of the building. I insisted however that he should share my office, and even my desk, until we were able to move. A few months later we were given a larger office, with two desks, and sufficient space also to have other staff use the computer I had persuaded UNDP to provide for the project. With the assistance of a 3rd year university student, we wrote a program to input and collate the primary school enrolment statistics, which enabled the Ministry to publish the annual education statistics on time for the first year ever. As ours was the first computer in the Ministry, it was not long before others, including the accountant, also found it useful for preparing reports. And we used it to write, edit and print the results of the studies that were being carried out.

Joseph had not intended to make a career in Education. When he was appointed to the Ministry he

had been job-hunting for 8 months after completing his degree in Economics and Mathematics. He was the first child from his village ever to go to secondary school, and was thus the first to go on to university. He was intelligent and very able, and after sharing my office for a while, he probably knew what I was thinking almost before I did myself. Apart from this on-the-job training, I managed to get him a 6-month attachment to the Centre for Social Research at the University. (I have since learned from him that this experience was probably one of the most important in shaping his attitude to work, as the then director, a Malawian, was extremely conscientious, hard-working and rigorous in his attention to detail, and totally incorruptible.) I also persuaded UNDP to include a year's fellowship in the project, and so Joseph was later able to go to Bristol University to do a MA in Education Research Methods.

During my 4 years in the project, my relations with the Principal Secretaries of the Ministry of Education were not always happy. My initial attempt to relocate the project close to the university, and thus to engage the staff there in policy related research, was regarded with suspicion. As too was my innocent suggestion on one occasion that someone from UNESCO Headquarters might advise the Ministry on a particularly thorny issue. I was told in no uncertain terms (and with the stamping of a foot) that as I was employed by the Ministry – yes! – and I was forbidden to have any contact with UNESCO. My relations with the staff in the Planning Unit were however always very pleasant, cooperative and constructive, and I was able to work with all of them and “co-authored” studies with most of them.

The World Bank monitoring missions to Malawi believed at first that I had been appointed as their person in the Ministry. They found me useful, as I was able to supply them with up-to-date data as well as information on the internal workings of the Ministry. But they did not always appreciate my independence. As I have always been of the opinion that UNESCO's role is that of an honest broker, it usually fell to me to try to deflect their unacceptably hard line and autocratic strictures.

UNDP mostly wavered between disinterest and mild antagonism.

And at UNESCO, ED/OPS was suddenly abolished and I was left without a Project Officer who knew where Malawi was or cared what the project was about.

I have been fortunate in being able to maintain contact with Joseph and his family since leaving Malawi. Initially this was during his visits to Britain for further study and then later to complete his Ph.D at the University of Sussex. Also over the past 15 years he has visited the IIEP as a founder member of the SACMEQ team. Thus I have followed his career as he advanced from unlikely educationalist to Director of the Centre for Educational Research and Training, based at the university in Chancellor College (as I had once envisaged), part funded by the Ministry and part funded from the various research projects undertaken, and Senior Lecturer in the Faculty of Education, Visiting Professor at the University of Kobe in Japan. Is this not a success story of a kind for UNESCO?

Wyn Courtney

Former Senior Programme Specialist in the Unit for
Extrabudgetary Activities of the Education Sector

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Dix-neuvième session ordinaire

**Mardi 24 Mai 2011
à 14 heures 30
Salle XI (Fontenoy)**

Mme Irina Bokova prononcera
une allocution à l'ouverture

Thème central : Votre santé

Un vin d'honneur suivra
immédiatement après l'Assemblée
à 17h30

GENERAL ASSEMBLY

Nineteenth Ordinary Session

**Tuesday 24 May 2011
2.30 p.m.
Room XI (Fontenoy)**

Ms Irina Bokova will give
the opening speech

Special Topic: Your Health

A reception will follow immediately
after the session
at 5.30 p.m.

Attention !
change of date and room

Attention !
changement de date et de salle

Attention !
changement de date et de salle

Attention !
change of date and room

Attention !
changement de date et de salle

Attention !
changement de date et de salle

TRADUCTION et INTERPRÉTATION

SAUVER BABEL

La Bible nous raconte que les descendants de Noé entreprirent un jour de construire, à Babel, une tour si gigantesque qu'elle leur permettrait d'atteindre le ciel. Dieu devait punir leur présomption en brouillant la langue par laquelle ils communiquaient. La diversité linguistique serait-elle un châtement divin ? En tous cas, malgré les incompréhensions

qu'elle peut générer, elle est devenue et restera au fil des siècles une richesse. Et, en jetant des ponts entre les peuples, les nations et les cultures, la traduction et l'interprétation contribuent à construire le dialogue et la paix.

De tous temps, les traducteurs et les interprètes ont joué un rôle déterminant dans l'évolution des sociétés et la vie intellectuelle. Depuis l'invention de l'écriture il y a au moins 6000 ans les traducteurs ont aidé à bâtir des langues, diffusé des connaissances (ainsi la traduction en latin des commentaires de la philosophie d'Aristote par Ibn Ruch/Averroès eut une grande influence sur la pensée de l'Europe médiévale), façonné des littératures nationales – en inventant des alphabets (comme par exemple le premier alphabet slave par Cyrille



© DR

et Méthode au IX^e siècle) –, importé et exporté des valeurs. D'un continent, d'une époque l'autre, les traducteurs ont vaincu l'espace et le temps, ouvert des horizons nouveaux. Le Code Hammourabi (1750 av. J.-C.) restera l'un des exemples phares dans le domaine diplomatique du passage d'une langue à une autre. Enfin, grâce aux traducteurs,

des œuvres intellectuelles fortes ont acquis une dimension universelle.

Quant à l'interprétation, depuis les prêtres de l'Antiquité expliquant les oracles jusqu'aux interprètes-diplomates, elle est un acte d'intercession, d'intermédiation, de communication au sens réel du terme. Par elle, le fantasme du monolinguisme (langue dominante comme l'anglais ou langue artificielle comme l'esperanto) s'éloigne et, avec lui, l'hégémonie d'une monoculture. L'UNESCO, dont la vocation est de promouvoir le respect de la diversité culturelle – dont participe la diversité linguistique – et le dialogue interculturel pourrait-elle répondre à ce défi sans accorder à ses activités de traduction et d'interprétation attention et moyens ?

Mourad Boulares et Monique Couratier

« Mettons en commun ce que nous avons de meilleur et enrichissons-nous de nos mutuelles différences. »

Paul Valéry

revendiquent leur droit à s'exprimer dans une langue qu'ils maîtrisent. Mais ce droit ne sera assuré que s'ils ont accès à une traduction de qualité, fidèle, respectueuse, éthique. Dans le même temps, les entreprises qui avaient pensé régler le problème des échanges par l'utilisation d'une « novlangue », l'anglais des affaires, découvrent, un peu désarçonnées, que les négociations internationales et le management d'équipes multiculturelles se heurtent aux difficultés quasi insurmontables des chocs culturels. Et que, derrière une « langue commune », chacun est d'abord le produit de sa culture et réinterprète le monde de l'entreprise et les relations qui en découlent à partir de cet univers identitaire.

Les Assises ont eu justement pour objectif de dérouler une logique qui part des enjeux de la mondialisation

pour arriver aux exigences de la formation des acteurs clés que sont les traducteurs et les interprètes. La traduction et l'interprétation sont la métaphore de nos sociétés. Elles seules peuvent garantir un échange authentique, dans le respect de chacun. Elles méritent bien une réflexion de fond et des décisions d'exception.

Clare Donovan

Directrice de l'École supérieure d'interprètes
et de traducteurs (ESIT) et

Marie Meriaud-Brischoux

Directrice générale de l'Institut de management
et de communication interculturels (ISIT), à Paris

(Extrait d'un article paru en octobre 2010 dans *Le Monde* en ligne)

Tiens, vous faites ce métier-là !

Souvenir : à l'une des réceptions du Conseil exécutif, le représentant d'un État membre félicite un collègue : « *Ah, vous êtes traducteur ? C'est merveilleux ce que vous faites. Oui, je vous vois dans vos petites cabines, au-dessus de nos têtes* ». Pour lui, traducteur, interprète, c'était la même chose ! Bref, il n'avait pas la moindre idée de la nature du processus – pour lui miraculeux – moyennant lequel des originaux anglais ou français devenaient les textes espagnols (ou arabes, chinois, russes...) qui lui étaient soumis. J'ai souri *in petto*, et puis je me suis dit que cet ambassadeur – par ailleurs tout à fait remarquable – allait être sans doute appelé, un jour ou l'autre, à prendre des décisions concernant ces personnages – les traducteurs – qu'il ne voyait littéralement pas... Et mon sourire se transforma en grimace.

À mon arrivée à l'UNESCO – en 1983 –, il y avait à la Section espagnole une quinzaine de fonctionnaires en poste plus six ou sept surnuméraires quasi permanents (encore plus nombreux durant le Conseil exécutif ou la Conférence générale). En 2010, ils étaient... quatre en tout et pour tout plus cinq « surnus » en période de surcharge.

Comment en est-on arrivé là ? J'ai connu un Directeur général qui répétait indigné à qui voulait l'entendre : « *Mais pourquoi faut-il payer les traducteurs comme des professionnels ? Tout le monde connaît les langues !* ». Haro donc sur ces services linguistiques qui coûtaient si cher ! Des solutions de compromis étaient envisageables : on ne les a pas cherchées.

Les États membres demandent au Secrétariat des choses impossibles : la réalisation de traductions fiables indispensables au bon fonctionnement d'une organisation multilingue tout en continuant à supprimer purement et simplement les services de traduction internes en fait partie. Et pourtant dans le contexte politique international actuel, l'UNESCO ne peut être que multilingue : le rêve de certains du passage au tout-anglais est aujourd'hui dépassé.

Pourquoi faut-il qu'une organisation internationale dispose d'un noyau de traducteurs professionnels compétents ? Démonstration : lors d'une réunion internationale, à l'heure de la déclaration finale, les groupes régionaux se divisèrent au sujet d'une question terminologique – qui, en fait, reflétait, comme bien souvent, un problème politique. Les traducteurs, dont moi, furent invités au comité de lecture pour débattre du « comment traduire » un « original » anglais dont un groupe régional ne voulait rien savoir. « *Mais cela a été voté, je ne peux pas le modifier!* », s'époumonait le Président de la conférence. Impasse. Il fallait bien en finir : « *Eh bien, que chacun prenne ses responsabilités* »... Chacun comprit ce qu'il avait à faire. (Voilà comment on se retrouve avec des versions linguistiques qui ne disent pas toujours la même chose mais qui prennent en compte les subtilités diplomatiques). Les traducteurs/réviseurs présents lors de cette réunion politique de haut niveau étaient des fonctionnaires internationaux expérimentés. Quelle agence de traduction ayant pignon sur rue aurait pu les remplacer ?

À méditer ce passage de l'ouvrage d'un très sérieux historien britannique sur la chute de l'empire romain¹... et que je livre sans traduction : « *It is very easy for a large institution to lose sight of its real function. This is especially true if the task is large, complex and unending. (...) Real success or failure is hard to measure, especially in the short-term. In government or business it is quite possible to be very successful and richly rewarded without ever having been efficient. Meeting short-term targets or making short-term savings or profits, all of which may be done in ways that in the long run actually weaken the institution, can be sufficient* ».

Ainsi finissent parfois les empires et les sociétés... et, peut-être, les organisations internationales.

Enrique Escobar

1. Adrian Goldsworthy, *Home Rome Fell*, New Haven/London, Yale University Press, 2009.

ACROBATES des MOTS

« Il ne faut pas mettre le tapis de prière avant de construire la mosquée »

Au cours de l'Histoire, l'interprète s'est toujours formé sur le tas. Il faudra attendre 1945 pour que Danica Seleskovitch, interprète éminente au procès de Nuremberg, donne au métier d'interprète ses lettres de noblesse. Elle sera, par ailleurs, à l'origine de la formation des interprètes arabes avec son invention de l'interprétation « triangulaire ». En effet, elle enseignera la technique de l'interprétation vers et à partir de cette langue qu'elle ne maîtrisait pas – mais dont elle pouvait vérifier l'exactitude du sens –, grâce à la collaboration d'un arabophone, professeur de lettres à la Sorbonne.

Ce n'est qu'en 1972 que la langue arabe sera portée sur les « fonds baptismaux », à l'ONU, en vertu d'une résolution. Mais de quel arabe parle-t-on ? L'arabe classique – qui a pour origine l'ère préislamique, le Coran et l'espace culturel arabo-musulman – ou l'arabe régional ? Et, dans ce cas, lequel ? Celui du Maghreb, du Croissant Fertile ou des pays du Golfe ? On opta pour une solution, l'arabe médian.

Intrinsèquement nourrie de poésie, la rhétorique arabe est riche de circonvolutions et d'arabesques que l'on retrouve dans l'expression artistique et dont la fluidité n'est pas toujours aisée à traduire dans une langue construite selon une autre structure (cartésienne pour le français, elliptique pour l'anglais). Quant aux particularismes régionaux de ce même arabe littéraire, ils donnent parfois des sueurs froides aux interprètes. Ainsi, au début des années 1970, lors d'une conférence des ministres des Affaires étrangères qui se tenait à Addis-Abéba le représentant du Maroc utilisa le mot *mistara* qui, en arabe littéraire, signifie « règle », « double décimètre ». Craignant sans doute que le tout jeune interprète que j'étais alors ne fasse un contresens, mon collègue algérien, plus chevronné que moi, me passa tandis que j'étais en pleine interprétation une note manuscrite précisant que le mot « *mistara* » devait se traduire par « procédure ». J'aurais pu être effectivement un peu décontenancé mais, fort heureusement, le mot qui m'était venu aux lèvres fut celui de « règles », après tout équivalent naturel de celui de « procédure ».

Dans le domaine de la diplomatie, même si l'interprète se doit de reprendre les formules de politesse propres à la culture arabe il doit aussi livrer son discours de la manière la plus compréhensible possible pour un esprit cartésien par exemple si la langue d'arrivée est le français. L'autre difficulté est de trouver le mot exact qui



© Unesco/Jacques Perez

articule les phrases entre elles. Pas facile quand on sait qu'en arabe la conjonction « or » se traduit, entre autres, par trois mots : *wal*, *haal* et *inna* !

Quant aux proverbes, dictons et autres formules humoristiques, les « retranslater » exige non seulement une parfaite maîtrise linguistique et une bonne culture générale mais aussi une bonne connaissance du contexte (l'environnement diplomatique implique, on le sait, sensibilité politique et finesse). Si un orateur dit : « *Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs* » l'interprète arabophone pourra opter pour une équivalence sémantique du type : « *Il ne faut pas mettre le tapis de prière avant de construire la mosquée* ».

Pour les langues de même famille, le rapprochement est, en apparence, plus simple. Par exemple, l'expression anglaise « *Imagine King Kong playing ping pong in the streets of Hong Kong* » peut être interprétée en français par « *Imaginez King Kong en train de jouer au ping pong dans les rues de Hong Kong* »... mais, devant un parterre africain, un interprète choisit de rendre la boutade de la manière suivante : « *Imaginez Foccart en train de conduire une Packard dans les rues de Dakar* ». Les mots sont certes différents, mais la rythmique est respectée et, surtout, le sens est communiqué ! Ainsi va la vie des interprètes : faire de l'acrobatie avec les mots...

Mourad Boulares

Ex-Chef de la Section de l'interprétation

Réinventer le vélo... ou la roue ?

La langue russe prend de plus en plus d'importance dans les institutions spécialisées du système des Nations Unies – dont elle est une des six langues officielles – mais aussi dans des organisations régionales et internationales comme le FMI, la Banque mondiale, le BERD, l'UE, le Conseil de l'Europe, l'OCDE... Le manque d'interprètes professionnels commence à se faire sentir, surtout pour la cabine française à partir du russe.



Un interprète en cabine. © Unesco/Andrew Wheeler

Dans les écoles d'interprètes on apprend aux étudiants à dégager et à restituer le sens de l'énoncé, indépendamment de la langue d'origine. Les cours pratiques par paire de langues ne servent qu'à confirmer et illustrer cette approche, même si les enseignants ne peuvent pas ne pas faire référence à des exemples, souvent pris sur le vif, de « passage » entre deux langues en présence, par exemple le français et le russe. L'objectif est d'éviter les pièges lors de la « collision » entre différentes cultures, histoires et sensibilités. Le problème souvent évoqué concerne la traduction d'anecdotes, proverbes, dictons et autres expressions figées. J'en donnerai deux exemples d'interprétation du russe vers le français.

Le premier, positif, m'a été rapporté par un collègue de Genève et concerne la traduction d'une expression figée (et relevant du langage parlé) en russe. Pour marquer son désaccord avec la proposition soumise par le Président de séance, le Délégué de l'Union soviétique de l'époque utilisa une expression très connue en russe, mais intraduisible mot à mot en français : « это

ни в какие ворота не лезет ! » (littéralement : « Ceci ne passera par aucune porte ! »). N'ayant prononcé que la moitié de cette expression : « это ни в какие ворота ... » (littéralement : « Ceci dans aucune porte ... ») l'orateur sema le trouble parmi les interprètes qui ne connaissaient pas l'expression, à l'exception de l'une d'elles qui réussit à en traduire exactement le sens par : « Monsieur le Président, votre proposition n'est absolument pas acceptable pour la Délégation soviétique ! »

Le deuxième exemple, négatif, et dont j'ai été témoin à l'UNESCO dans les années 1980, a trait à la traduction d'un dicton russe, et a bien failli créer un incident. S'adressant au Président de séance, le Délégué soviétique – qui parlait le français – dit : « нам здесь не надо изобретать велосипед » (littéralement : « Nous ne devons pas ici réinventer le vélo ») que l'interprète traduisit par : « Nous n'allons pas réinventer la roue ». Malheureusement pour elle, n'entendant pas le mot « vélo » qu'il attendait, l'orateur s'arrêta et répéta la même expression. Puis il fit une pause et attendit l'interprétation ... qui, elle aussi, reprit la même traduction. Hors de lui, l'orateur enleva ses écouteurs et s'adressa en français au Président : « Monsieur le Président, l'interprétation vers le français n'est pas bonne, je vais donc continuer en français ! »

C'est pourquoi, pour éviter ce genre de complications, il faut de préférence garder intact le plan référentiel utilisé dans la langue de départ. L'interprète aurait dû dire en français au micro : « Comme on dit en russe, on ne va pas 'réinventer le vélo' », et seulement ensuite donner le dicton équivalent en français. De cette façon, les références au « vélo » auraient été conservées et le sens de l'expression aurait été parfaitement compris par les natifs de la langue française.

Ces exemples montrent bien que la formation assurée par les interprètes de conférence en activité, en prise avec la réalité du métier, est primordiale pour transmettre un savoir-faire fondé sur l'expérience. Cela implique aussi que les apprenants doivent perfectionner leurs connaissances de la langue, mais aussi de la culture et de la civilisation du pays de cette langue. C'est ainsi que l'ESIT exige de ses étudiants qu'ils passent au moins 12 mois dans le pays de la langue faisant partie de leur combinaison linguistique.

Tatiana Bodrova

Maître de conférences,

Directrice Section Interprétation (ESIT)

Spécificités chinoises

Appelée, avec l'arabe, « langue exotique » dans le système des Nations Unies, le chinois a la particularité de bénéficier, en cabine, de trois interprètes puisqu'il s'agit, pour eux, d'assurer le relais vers les autres langues.

Parmi les difficultés propres à l'interprétation en simultané vers ou à partir du chinois, on citera :

- la structure syntaxique propre à cette langue, qui entraîne un renversement de l'ordre d'arrivée des informations ;
- des éléments lexicaux, porteurs de sens, délicats à transposer d'une langue à l'autre (ex : les mots français « propagande » et « sensibilisation » sont traduits en chinois par le même mot « 宣传 », tandis que « ambition » peut être rendu en chinois par deux mots à connotation très différente « 雄心 » / « 野心 », c'est donc le contexte qui permet d'en cerner les nuances et de faire le bon choix) ;
- des éléments extralinguistiques ou socioculturels, qui mettent aussi à l'épreuve les capacités de compréhension, d'analyse et d'abstraction de l'interprète (ex : l'interprétation de proverbes/expressions idiomatiques en est un excellent exemple).

Ajoutons à cela, la non-explicitation de marques argumentatives et relationnelles, point de distinction entre le chinois, où l'enchaînement des idées est exprimé grâce à un nombre restreint d'articulateurs (ex: « 也 »), l'articulateur le plus utilisé en chinois contemporain, signifie « aussi » [identification], mais également « même » [insistance], « toujours » [concession], « effectivement » [atténuation]), de la plupart des langues occidentales, dont la structure basée sur des règles syntaxiques plus rigoureuses, et donc plus favorables pour l'explicitation des valeurs argumentatives et relationnelles, constitue un véritable obstacle pour un interprète débutant. L'euphémisme ci-dessous, formule privilégiée des débats diplomatiques, est significatif à cet égard : « **Quant au** point 02108, nous *pourrions* être favorables à la création de Chaires UNESCO. *Encore faudrait-il* être assuré de l'efficacité de cette création, qui dépend des conditions de nomination, de travail, d'insertion des scientifiques concernés. **Actuellement**, cette proposition nous semble *trop floue* ; *loin d'*être utile aux pays les moins avancés (PVD), elle *pourrait n'être qu'un* alibi qui *camouflerait* l'insuffisance des efforts de la communauté internationale. Nous souhaitons **donc** un examen très sérieux des modalités de cette création, *avant* toute décision qui *risquerait* d'obérer l'avenir. » (Extrait d'intervention du

représentant français à l'UNESCO lors d'un débat sur le programme et budget.)

Dans cet énoncé en français, l'abondance des relateurs et l'emploi prépondérant du conditionnel hypothétique indiquent la réticence de l'orateur vis-à-vis du « point 02108 », de manière euphémique, certes, mais néanmoins sans équivoque. Pour mieux faire comprendre le fonctionnement cognitif et technique de l'acte traduisant, nous avons demandé à un collègue de se livrer à un exercice d'interprétation consécutive qui se traduit par la prise de notes suivante :

Point 02108

pourrions*favorable***mais** – *l'efficacité ?***conditions:***nomination**travail**insertion d'H*maintenant**trop floue** –**(x) utile aux PVD****(=) alibi****Donc:***avant décision éventuelle**un examen (+) sérieux / modalités*

À part certains termes repris du discours original, cet interprète a retenu comme « mots clés » (en italiques) pour raviver le souvenir du discours *favorable*, *l'efficacité*, *un examen*, et noté surtout des relateurs ! (en gras) comme **mais**, **trop**, **donc**, ou un symbole, le point d'interrogation ? à côté du mot **efficacité**, qui rappelle tout un pan de discours : « *Encore faudrait-il être assuré de l'efficacité de...* ». Ce n'est pas un hasard si l'interprète accorde une si grande importance aux relateurs ! Car d'après l'interprétation du passage ci-joint, on voit que ces relateurs lui ont permis de découvrir l'enchaînement argumentatif de l'énoncé et de le reconstituer dans une autre langue avec les moyens d'expression appropriés. Nous remarquons par ailleurs que l'interprète a établi une distinction entre les relateurs selon leur degré de participation à la construction de l'argumentation. Nous trouvons ainsi des relateurs conduisant directement à la conclusion et qui ont donc une certaine valeur « persuasive » (comme : **mais** = encore faudrait-il... ; **trop floue** ; **donc**, etc.) ; tandis que d'autres, plutôt « fonctionnels », servent à indiquer le cheminement de l'argumentation (comme : *quant à*, *maintenant*, *avant*, etc.). Il est évident qu'une telle prise de notes garantit déjà la réussite de l'interprétation présentée ici:



© Unesco/Georges Malempré

« 关于议题02108, 我们可以对设立教科文教席表示赞成。不过, 我们认为, 首先应该确保这项工作的实际效益。这将取决于诸多具体因素, 包括: 人员的任命; 运作方式; 专家的参与, 等等。而目前的建议过于含混, 对于最不发达国家根本不会有什么帮助, 充其量它只不过是一种托词, 用来掩饰国际社会并没有竭尽全力的现实。因此, 我们希望首先对这一项目的实施方式进行认真的审查, 以避免草率决定, 作茧自缚 »

La traduction en chinois de ce segment nous amène à constater qu'avec l'explicitation des valeurs argumentatives et logiques contenues dans l'énoncé original, l'interprète a non seulement réussi à transmettre le message de l'orateur, mais aussi (et surtout), à faire sentir sa réticence vis-à-vis du point 02108, même si, au départ, il semblait donner l'impression d'approuver le projet !

En tant que prestataire professionnel, l'interprète chinois faisant le retour vers le français (ou l'anglais) doit remplir les mêmes critères de qualité par l'ONU pour son service d'interprétation. Le succès de l'acte de communication multilingue en dépend. Ainsi, les interprètes chinois soumis à l'épreuve du retour en simultanée doivent parvenir à dire bien dans une langue qu'ils ne connaissent que bien (le français ou l'anglais), ce qu'ils auraient très bien compris dans une langue qu'ils métrisent très bien (le chinois).

La reconnaissance des spécificités linguistiques dans l'interprétation simultanée, du point de vue des difficultés rencontrées dans la pratique du métier, des techniques utilisées et des méthodes de formation adoptées, tient également à notre conviction en la richesse de la diversité linguistique et donc culturelle.

Li Feng

Interprète de conférence

Striking a light over troubled seas



© Unesco/Michel Ravassard

As a science journalist, I was attending a conference of the Intergovernmental Oceanographic Commission in the late 1960s. The hundreds of specialists attending found themselves divided by a procedural dispute pertinent to their vocation, which their chairman was at pains to resolve. After a coffee break, the English-speaking Canadian chairman began a new session with the words: "I do not propose to serve the two factions as a match-maker, but..."

On a whim, I switched language channels on my headset, curious to see how UNESCO's interpreter would handle the term "match-maker". Would he

interpret it as *intermédiaire* or some similar term in the spirit of Smetana's "Bartered Bride"? Instead, the smooth, masculine voice interpreting from English to French said: "Je ne vous propose pas d'arbitrer entre les deux factions comme fabricant d'allumettes, cependant..."

There were instant murmurs of puzzled incomprehension among the French speakers in the room, until the interpreter's colleagues came to his rescue with the appropriate terminology, with much relieved laughter all round.

Jacques Richardson

L'anglais : une domination écrasante ?

Les données compilées entre 1979 et 2007 confirment la position dominante de l'anglais en tant que langue de référence : 55 % des ouvrages traduits dans le monde le sont depuis l'anglais, contre 6,5 % vers l'anglais. Une vingtaine de langues sont à l'origine de 96 % des traductions : 16 langues européennes (représentant 93 % du total), les quatre autres langues les plus traduites étant le japonais (0,67 %), l'arabe (0,54 %), l'hébreu (0,46 %) et le chinois (0,4 %) ; 75 % de tous les ouvrages publiés sont traduits de trois langues en tout et pour tout : l'anglais, le français et l'allemand.

(Source : Rapport mondial de l'UNESCO. Investir dans la diversité culturelle et le dialogue interculturel, 2010, p.87)

Ndlr : La Rédaction remercie Ariane Bailey pour sa contribution à la recherche iconographique.

ÉLOGE de la DIVERSITÉ CULTURELLE

La collection UNESCO d'œuvres représentatives

Au moment où j'ai eu à m'en occuper, la Collection UNESCO d'œuvres représentatives était un programme de diffusion culturelle. Elle avait commencé en 1948 avec pour mission « *d'encourager les bonnes traductions d'ouvrages classiques et d'ouvrages contemporains du domaine de la littérature, de la philosophie et des sciences sociales, exactes et naturelles* ». Ambitieux programme avec un budget en 1948 pour 20 traductions annuelles. On disait qu'elle avait pour but de faire connaître dans des langues de grande diffusion – surtout l'anglais et le français – des œuvres importantes écrites dans des langues de moindre diffusion. Ne disposant pas d'une charte définissant son rôle et ses moyens d'action, elle a évolué au fil des années selon les circonstances, les orientations des responsables, le programme auquel elle était rattachée, les pressions, le budget. Elle a finalement touché un peu à tout : fiction, théâtre, poésie, textes historiques fondamentaux. Elle inclut même des traductions vers des langues peu, voire très peu répandues. Sa visibilité était difficile à maintenir, mais la Collection peut s'enorgueillir d'avoir fait découvrir des écrivains importants, comme Yasunari Kawabata douze ans avant qu'il n'obtienne le Prix Nobel en 1968 ou Georges Sèféris, lui aussi Prix Nobel de littérature, en 1963, soit trois ans après avoir été publié..., et bien d'autres encore.

Première étape : le choix d'une œuvre

Ce n'est pas facile, face à un afflux d'offres pour certaines littératures et à sa rareté pour d'autres, si l'on veut un équilibre entre les cultures. Et puis, que signifie « représentatif » ? Je pensais qu'il fallait, au minimum, que l'œuvre ait eu un succès certain et durable dans son propre pays et que l'auteur ait de nombreuses autres créations à son actif. Mais, s'agissant d'une diffusion grâce à l'UNESCO, l'œuvre ne devait-elle pas aussi décrire des situations et des personnages de la culture représentée ? Cela n'a pas toujours été le cas.

L'UNESCO obtient de l'auteur ou de ses ayants droit l'autorisation de faire traduire l'œuvre et de diffuser la traduction. Il n'est pas rare que les éditeurs d'autres pays découvrent des œuvres grâce à la Collection et décident de les publier dans leur langue : allemand, italien, hindi... Il s'agit quelquefois de retraductions, mais l'UNESCO fait toujours traduire à partir de l'original (elle conclut un contrat avec un traducteur, qui lui cède le droit d'auteur sur la traduction, puis un contrat avec un éditeur qu'elle aide en lui offrant la traduction, voire une contribution financière). En choisissant l'éditeur,

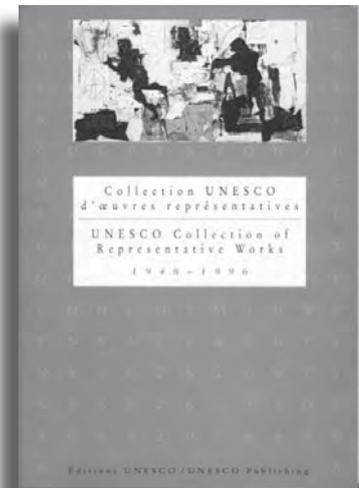
l'UNESCO prend en considération ses possibilités de diffusion – puisque c'est le but de la Collection, qui n'est pas un programme d'aide à l'édition.

Qu'est-ce qu'une « bonne traduction » en littérature ?

C'est d'abord une traduction juste. Quiconque a déjà eu en mains le même ouvrage dans la langue originale et en traduction a souvent remarqué de grandes libertés du traducteur (ou de l'éditeur ?) : des phrases mélangées, des passages coupés, des idées modifiées. Cela ne devrait pas être admis, même si le génie d'une langue implique certaines formes, et le génie de l'autre langue d'autres formes. Comment le fonctionnaire de l'UNESCO (ou l'éditeur) peut-il s'assurer de l'adéquation avec un ouvrage qu'il ne comprend pas ?

Le texte traduit doit aussi être une œuvre littéraire qui se lit comme une œuvre en soi, avec fluidité. Il faut conserver le caractère propre de l'original s'il « représente » une culture. Utiliser un langage trop franco-français ou anglo-anglais altère la saveur de la culture ou de la langue, ou l'art de l'auteur. Que faire par exemple des expressions idiomatiques ou des proverbes ? Faut-il traduire mot à mot l'expression – ce qui pourrait rendre la saveur de l'original, mais peut sonner bizarrement – ou bien trouver l'équivalence dans la langue de traduction pour faire comme s'il s'agissait d'une œuvre originale dans la langue ? Je me souviens d'un roman traduit du turc qui pullulait d'expressions typiquement françaises ; la surcharge devenait intolérable et défigurait l'original sans le transformer en une œuvre qui aurait pu être française. Mais, pour une collection dont la vocation est de faire connaître les cultures par leur littérature, il faut faire un effort pour préserver le caractère propre de l'œuvre. J'ai eu le cas d'un roman brésilien assez récent, mais dont l'action se passait au XVIII^e siècle¹ que le traducteur avait su rendre dans une langue délicieusement désuète et parfaitement compréhensible. Quel talent !

1. Herberto Sales, *Les visages du temps*, Metailie/Unesco, 1991.



Tout est affaire de doigté de la part des traducteurs. Il est clair que nos traducteurs ne travaillaient pas pour la seule rémunération, mais aussi pour le plaisir de voir diffuser une œuvre qu'ils aimaient et, bien évidemment, pour leur réputation professionnelle. C'est pourquoi l'UNESCO exigeait de l'éditeur que le nom du traducteur figurât non seulement sur la page de titre intérieure, mais aussi sur la couverture.

La Collection aurait gagné à ne pas se disperser, à se limiter par exemple à certains types de littérature moins prisés par les éditeurs commerciaux mais d'importance culturelle. Faute de crédits, le programme a été interrompu en 2005, mais il reste un catalogue riche de plus de 1000 titres et d'un grand nombre de chefs-d'œuvre.

Françoise Laporte

L'INDEX TRANSLATIONUM

Depuis la création de l'UNESCO, un programme, un seul, a traversé les 65 ans d'histoire de l'Organisation, et ce sans interruption : l'*Index Translationum*, la bibliographie internationale des traductions. Mais il est devenu bien plus.

La bibliothèque des bibliothèques

Depuis les années 1920, des organisations non gouvernementales, comme le PEN Club International et d'autres, se sont penchées sur la protection des droits d'auteur, le travail des traducteurs, l'information concernant les livres traduits et la possible création d'un répertoire international. L'*Index Translationum* est donc plus ancien que l'UNESCO !

L'Institut international de la coopération intellectuelle (IICI) de la Société des Nations en constituera le premier secrétariat et définira les modalités de la collecte de données et les règles pour la description bibliographique.

En 1946, une nouvelle série, annuelle, vit le jour. En 1948, elle concernera 26 États membres et en 1986 56. Dès 1979, l'Index créera sa première base de données informatisée ; en 1993, l'édition imprimée sera remplacée par le CD-ROM et en 2003 il sera mis en ligne sur le site de l'UNESCO en consultation gratuite.

Le nombre de pays participant à l'Index ne cesse de croître : 65 pays en 1990, 74 en 1995, 145 en 2010. Les contributions sont directement fournies au Secrétariat par les bibliothèques nationales des États membres de l'UNESCO.

Qui traduit quoi ?

L'Index permet de savoir si un auteur a été traduit, dans quelle langue et par qui. Chaque notice indique l'auteur, le titre traduit de l'ouvrage, le traducteur, l'édi-

teur, l'année de publication, la langue originale, souvent le titre original et le nombre de pages (ex. Fix, James D.: *Neuro-anatomie* [Français] (3^e édition)/Antoine Dhém/Bruxelles: De Boeck université [Belgique], 2006. 204 p., ill. Anglais: *High-yield neuroanatomy*).

L'Index est aujourd'hui la seule bibliographie mondiale des traductions abritant une somme d'informations considérable: plus de trois millions de notices – 2 000 000 en ligne et environ 1 500 000 sur papier (déjà numérisées ou en projet d'intégration), la mention des traductions « de » ou « vers » plus de 1000 langues (certaines très rares), d'environ 500 000 auteurs, toutes

disciplines confondues (littérature, sciences sociales et humaines, sciences exactes et naturelles, art, histoire). Avec ses 12 000 pages consultées et 5 000 visites par mois, cette base de données est aujourd'hui la première par volume et par nombre de visites des grandes bases de données de l'UNESCO.

La quantité de données traitées ainsi que le nombre d'utilisateurs ne cessent de progresser : en 1957,

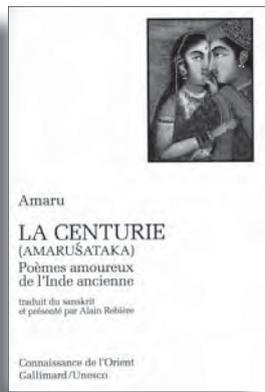
l'Index traitait et publiait moins de 30 000 notices par an, 60 000 en 1992 et plus de 150 000 actuellement. La base de données est actualisée en permanence.

L'Index est non seulement un instrument très pratique au service des traducteurs, éditeurs, chercheurs, libraires et bibliothécaires mais aussi un outil de mesure et d'analyse précieux pour les décideurs car il fournit des statistiques sur un nombre d'indicateurs culturels. Il suffit de constater le nombre croissant d'articles scientifiques analysant les données de l'Index, dans le domaine de la sociologie de la culture et des politiques culturelles par exemple pour s'en assurer.

Maria Cristina Iglesias

Voir : www.unesco.org/culture/translationum

La poésie est-elle traduisible ?



« Chaque traduction est, jusqu'à un certain point, une invention et constitue donc un texte unique.

Le texte original ne reparaît jamais (ce serait impossible) dans l'autre langue ; et, cependant, il est toujours présent. »

(Octavio Paz
poète et essayiste mexicain)

OSWALDO GUAYASAMÍN: of RAGE and REDEMPTION

For Oswaldo Guayasamín, painting was “a form of prayer and at the same time a shout”. “I have used a powerful weapon, the plastic, to denounce and protest the bad behaviour of man against man,” he wrote. “I speak the truth of my time, without the picturesque or the anecdotal. I don’t look for beauty – but for truth...”

Guayasamín was born on 6 July 1919 in Quito, Ecuador, to parents of Quechua descent, the first of ten children in his family. When he was young he enjoyed drawing caricatures of his teachers and the children that he played with in school. He studied painting and sculpture at the School of Fine Arts in Quito. When he was in college, his best friend died during a demonstration in Quito. This incident was later to inspire one of his paintings, *Los Niños Muertos*. The event also helped him to form his vision about the people and the society that he lived in.

In the early 1940s, Guayasamín travelled to the United States and Mexico and participated in an exhibition at the Metropolitan Museum of Art in New York. He met the Mexican artist José Clemente Orozco with whom he visited several Latin American countries.

While Guayasamín was undoubtedly influenced by modernist aesthetics, he wanted to move away from European traditions in art. His unique late style was inspired by the ancient civilizations of pre-Hispanic America he saw during his travels; it was Inca, Maya, and Aztec aesthetics that fired his imagination and guided his vision. In part it was this ‘indigenismo’ that made Guayasamín’s art so greatly admired throughout Latin America. He received a number of awards at home and abroad, including first prize at the 3rd Hispano-American Biennial of Art in Barcelona, Spain (1955), and was named Best South American painter at the 4th Biennial of São Paulo, Brazil (1957). His work has been shown in museums in all capitals of Latin America and in many countries in Europe.

Guayasamín was also a great portraitist, and created hundreds of portraits of friends, relatives, workers, and fellow artists, and later celebrities and presidents, but they were all painted as equals. Among the celebrities he painted were Pablo Neruda, Gabriel García Márquez, Fidel Castro, Rigoberta Menchú Tum, François and Danielle Mitterrand, and many others. In its totality the body of Guayasamín’s portraiture can be viewed as the collective face of Latin America’s people.

Guayasamín admired the ideals of the Cuban revolution and became increasingly political during his *Edad de la Ira* (Age of Wrath) period in the 1960s and 1970s. One of his works of that period, *The*



Madres y Niños (Mothers and Children), 1992. Acrylic on wood panels of which three in relief, 472 x 600 cm. Donated by the artist in 1993. Situated in the hall near Room X.

Tortured I-III (1976-77), is a moving tribute to Victor Jara, the great Chilean activist and folk singer who was brutalized and murdered during the coup against Chilean President Salvador Allende in 1973.

In 1977 the artist established the Fundación Guayasamín in Quito, including a museum that is home to a large selection of his works and his private art collection.

By the mid 1980s, Guayasamín had come full circle, returning to his earlier themes of the bond between mother and child and filling his work with an overall sense of hope for humankind. The artist's last exhibitions were inaugurated by him personally in Paris and in Buenos Aires in 1995. In 1998, Guayasamín was in the midst of his great work, the *Capilla del Hombre* (Chapel of Man) in Quito, when he created a medal for UNESCO to reward meritorious artists.

When he died on 10 March, 1999, he was posthumously awarded the UNESCO International José Martí Prize, a fitting tribute to an artist who had constantly shown concern for the dispossessed classes of Latin America and the Caribbean. His death was marked by a day of national strikes by the indigenous people and other sectors of society, and was considered a great loss to Ecuador. The *Capilla del Hombre* was completed and opened to the public three years after his death; it is meant to document not only man's cruelty to man but also the potential for greatness within humanity.

Maha Bulos

Diagonals : reviews

CHEMISTRY,

a NEW-LOOK

Chemistry is so all pervading in our lives that it often passes unnoticed. Yet a world without chemistry would be a world without synthetic materials. And that would mean no telephones, no computers, and no cinema...without aspirin or soap, shampoo or toothpaste, without cosmetics, contraceptive pills or paper – and so no newspapers or books. While physics decodes the laws of the universe and biology deciphers those of the living world, chemistry is the science of matter and its transformations.

Providing insights to the history and recent progress of this 'transforming science' is the focus of the January-March 2011 issue of the UNESCO Courier, itself produced in a rejigged information-rich format and eye-catching look. The issue gives glimpses into the history and development of chemistry – from our distant ancestors' inventions of potions and medicines, dyes and alloys, elixirs and scents... to the birth of the science of chemistry in the 18th century, its seminal contributions to the industrial revolution and its more recent developments in such fields as pharmaceuticals and health, agriculture and food, energy and communications. Among the more finely focused topics taken up are the marvel that is Mendeleev's periodic table, the enduring inspiration of the life and legacy of Marie Skłodowska Curie, and the use of compounds called phthalocyanines (whose molecules are similar to the dyes used in colouring blue jeans) in the photodynamic treatment of cancer.

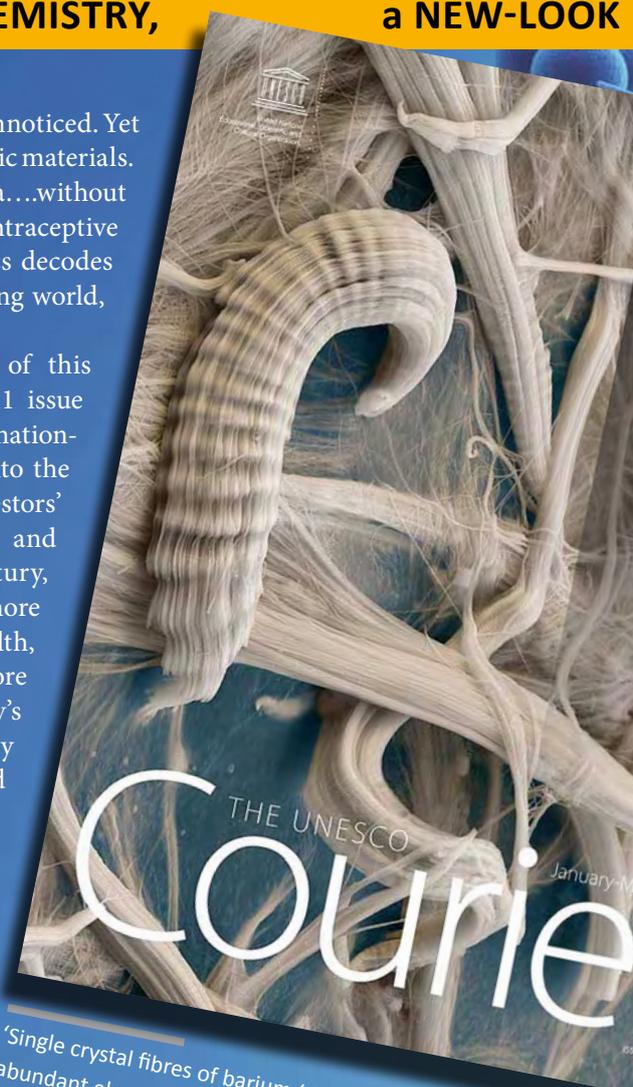
Preparation and publication of the issue was timed to fit in with the start of a whole series of activities aimed at celebrating the science and the practice of chemistry through that favoured vehicle of the multilateral system – an international year. Following an initiative of Ethiopia, the International Year of Chemistry 2011 was proclaimed by the United Nations with leadership and coordination entrusted jointly to UNESCO and the International Union of Pure and Applied Chemistry.

The launch ceremony at UNESCO House on 27-28 January comprised a mix of welcoming addresses, invited talks, panel discussions, demonstrations, exhibits and cultural events. The tone was set by an upbeat opening ceremony featuring the Director-General of UNESCO, Irina Bokova, the President of IUPAC, Nicole Moreau, the Minister of Higher Education and Research of France, Valérie Pécresse, and other personalities.

A scene-setting introduction by Professor Jean Marie Lehn – the 1987 Nobel Prize in Chemistry – explored the rôle of chemistry as bridge between molecules of inanimate material and the highly complex molecular architectures and systems which make up living organisms. The following talks spanned a wide range of topics and concerns: the links between chemistry and the progress of civilization, the rôle of women in the development of the science, the global trends and challenges facing our planet, and

the prospects for chemistry contributing to a more sustainable world in such fields as environment and climate, nutrition and water, health, energy, materials. A closing panel discussion involving academics, policy-makers and industrial leaders reflected on chemistry's impact on employment, society and the economy.

So much for insiders' perspectives. From the outside, perceptions may be different. Many lay people have ambivalent attitudes towards chemistry and its products and manifestations – on the one hand, recognizing the prodigious multiple benefits that it brings, on the other heedful of the possible or actual harm wrought by chemical warfare agents or pesticides or plastics that take centuries to decompose or industrial accidents such as that at Bhopal.



'Single crystal fibres of barium (the fourteenth most abundant element in the Earth's crust), widely used in the petroleum industry (drilling), in medicine (radiography of the digestive tract) and in construction (anti-radiation heavy concrete).' (Cover of January-March 2011 issue of the UNESCO Courier. © Unesco)

COURIER and an INTERNATIONAL YEAR

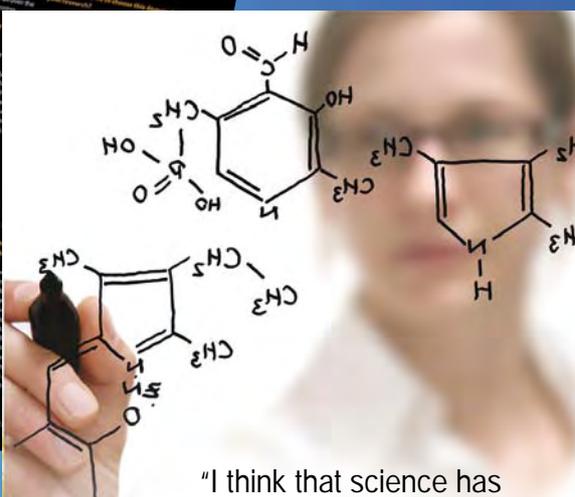


From their side, the practitioners of chemistry argue that the industry as a whole is acting more responsibly. And they point to the exciting new prospects in 'green' energy, in new approaches for treating neglected tropical diseases, and many other fields. This International Year of Chemistry should help in making better known that promise and potential, as well as encouraging young people to seize the delights and opportunities of this synthesizing science.

Malcolm Hadley



Experiments are central to the practice of chemistry and play a key rôle in discovery and education. As part of the International Year of Chemistry, two global experiments are being promoted in schools and other 'learning places': one on how chemistry contributes to one of the most important resources in everyone's daily life, water; the other on visualizing and understanding the science of climate change. Details are on the IYC website: www.chemistry2011.org.



"I think that science has so much beauty"

Marie Skłodowska-Curie.
Recounted by her granddaughter, nuclear physicist H el ene Langevin-Joliot.
UNESCO, 27 January 2011.

Le Forum des membres

Members' Forum

Kal(é)idoscope



© D. Z.

Depuis quand aimez-vous peindre ?

J'ai commencé à peindre assez tard – dans les années 1970 – alors que j'étais en activité à l'UNESCO en tant qu'assistante du programme de culture arabe. J'ai suivi en même temps des cours pendant deux ans aux Beaux-Arts à Paris où j'ai découvert les ciels du Greco qui m'ont fascinée et tant d'autres peintures célèbres. J'ai développé mon sens de l'observation et mon goût pour le trait, même si j'essaie de dépasser les systèmes picturaux.

Quelle est votre source d'inspiration ?

Un ciel un peu gris, une journée d'automne, une certaine mélancolie, un état d'âme me poussent à prendre mon pinceau. Le fait que mon premier tableau, intitulé *Journée d'automne*, ait été choisi pour être exposé au Salon d'Automne, m'encouragea à poursuivre dans cette voie.

Ma source d'inspiration est donc réactivée par la reconnaissance du public mais aussi de professionnels, comme des critiques d'art, ou de personnalités « averties », comme le Ministre français Jacques Chaban-

ARTISTE PEINTRE et GÉNÉALOGISTE

Artiste peintre reconnue et connue notamment au Canada, Dina Zeidan cultive par ailleurs le sens de l'amitié dans le cadre du Club du même nom au sein de l'AAFU. Elle répond aux questions de LIEN/LINK.

Delmas. L'exposition de mes oeuvres, en France, au Salon d'Automne, au Salon des indépendants, à l'Espace Cardin, au Salon d'Aquitaine, au Centre culturel d'Égypte à Paris, à l'UNESCO, ou à l'étranger (Canada, Suisse, Syrie...) m'apporte une satisfaction qui nourrit ma joie de vivre naturelle !

Comment définissez-vous votre style ?

Depuis peu, je me suis prise de passion pour la généalogie, et naturellement, je me suis mise à peindre... mon arbre généalogique. Il semble qu'il ait été apprécié puisque j'ai reçu plusieurs commandes. Mais, ma préférence va à l'abstrait, même si mes tableaux contiennent souvent un objet, un personnage sans visage qui flotte tel un pantin sur un fond travaillé souvent à la poudre d'or. Mes aquarelles ne ressemblent guère à l'aquarelle classique. Elles sont à la fois abstraites et lyriques.

Pourquoi avoir choisi de consacrer une partie de votre temps et de votre énergie au Club de l'amitié ? Quels en sont les défis ?

La peinture est un travail de solitaire, comme l'écriture d'ailleurs. Or, de nature, j'aime la communication, les relations sociales, la fête en quelque sorte ! C'est pourquoi j'ai choisi de fonder un club au sein de l'AAFU, « Le Club de l'amitié » où les membres se réunissent autour d'un déjeuner, d'un cocktail, d'une tasse de thé dans un café littéraire pour une discussion autour d'un livre, ou dans un espace plus conventionnel pour écouter une conférence – souvent consacrée à l'art –, suivie de discussions. J'y trouve un réel plaisir... surtout quand les membres me remercient de leur avoir permis de retrouver d'anciens amis et des débats intellectuels qui étaient souvent leur quotidien quand ils étaient en fonction à l'UNESCO et qui leur manquent tant depuis qu'ils l'ont quittée. Les défis ? Rassembler encore et encore, identifier les bons livres, les bons conférenciers, les sujets qui intéresseront nos collègues.

Dina Zeidan

AMBASSADEUR des DEUX RIVES

Entre poésie et diplomatie

Khamliène Nhouyvanisvong, anciennement Sous-Directeur général du Secteur des relations extérieures, Chef de mission adjoint au Bureau régional de l'UNESCO à Bangkok et représentant du Directeur général auprès du Roi du Cambodge, assume, depuis son départ à la retraite en 1996, les fonctions d'Ambassadeur et de Délégué permanent suppléant de la République populaire lao auprès de l'Organisation. Enseignant la géopolitique asiatique et les négociations internationales au Centre d'études diplomatiques et stratégiques (Paris), notre collègue est également poète.



© K. N.

M.C.

À quel âge avez-vous écrit votre premier poème ?

À 15 ans, à l'occasion d'un devoir donné par le professeur de lao sur un sujet animalier : « Les deux pigeons ». Mon poème ne fut gratifié que d'une note moyenne car il ne crut pas que j'en étais l'auteur. Naturellement, j'en fus fort contrarié. Telle fut donc ma première tentative – malheureuse – de poète. Mais le désir d'écrire ne m'a pas lâché ainsi que le plaisir de lire aussi bien les classiques de la littérature française que les épopées lao écrites en vers.

Comment le poète que vous êtes depuis l'adolescence est-il devenu ce diplomate qui a sillonné le monde ?

La poésie ne cherche pas à informer mais à communiquer. Quant au poète, il ne cherche pas tant à innover qu'à rejoindre les poètes qui l'ont touché. Pour moi, ce fut Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Voltaire, Rousseau...

Être poète, c'est inventer une sorte de conte où (se) parlent les animaux, les plantes, la nature, les montagnes, les humains... Inventer, certes, mais avec exactitude, intelligence, sincérité, sensibilité, modestie. Autant de qualités qui doivent être celles du diplomate, auxquelles il faut bien sûr ajouter le sang-froid, la patience, la bonne humeur, le discernement, la prudence, le courage, le tact... « *L'Ambassadeur doit être un être éclairé, connaître les oeuvres classiques, la géographie et l'histoire, aimer la poésie, la musique et il doit pouvoir résoudre rapidement les problèmes les plus difficiles* », écrit Ottavio Maggi.

En ce qui me concerne, je n'ai assumé les fonctions diplomatiques d'Ambassadeur de mon pays – qui consistent à représenter, observer, négocier... mais

aussi à faire connaître et apprécier son État ainsi que sa politique et ses réalisations, qu'après mon départ à la retraite.

Écrivez-vous en lao ou/et en français ?

Depuis l'échec de mon premier poème en lao et, parce que mes études secondaires se déroulaient en français, j'ai plutôt écrit dans cette langue, et j'ai continué ainsi lorsque je suis venu en France en 1957 poursuivre mes études supérieures à Montpellier.

La poésie lao ou/et français inspire-t-elle votre écriture ? Si oui, vous sentez-vous quelque fois écartelé entre ces deux cultures ?

Je suis à l'aise dans les deux langues et je navigue entre les deux cultures sans aucun problème. Mais j'écris de préférence en français, car c'est dans cette langue que j'exprime le mieux mes idées. Imprégnée de bouddhisme (la tolérance) et de confucianisme (le respect de l'ordre et de la discipline), ma pensée n'en est pas moins nourrie aussi de philosophie occidentale, et avec elle des concepts de démocratie et de justice.

« *La poésie est l'éloquence harmonieuse* » écrit Voltaire. Pourtant, chacun est capable de spontanéité créatrice, ne serait-ce que dans l'ivresse ou dans le rêve. Le poète ne rêve pas le rêve, il le joue, il le réinvente. Livrée à elle-même, la spontanéité du poète est pauvre : elle répète, elle n'invente pas. La spontanéité créatrice s'acquiert par la culture : non que la culture suffise, mais c'est la preuve du don et du génie que de pouvoir reprendre dans la force ce que le rêve doit à la faiblesse du sommeil, d'élever au plus haut niveau de la nécessité ce qui se présentait par hasard. Pour le poète, « *on ne cherche pas, on prend, on ne demande pas, on donne.* »

PALESTINE AND MUSIC

My passion after 60



When I left UNESCO in 2000 my colleagues were sure and certain that I would be hovering around them for some time; that, with my long-term passionate involvement in UNESCO's special needs education program, and the inclusive education path that was launched in the nineties, it would be very difficult for me to detach myself abruptly and completely. To my great surprise and to theirs as well this was not the case. After a few years of free lance consultancies, a common route for many, I decided to look for new horizons, and my first choice was to reconnect with the homeland, back to the roots. Though I never disconnected from Palestine, this time, however, I was out searching for something new, something different, that had meaning and value and that would also give me personal fulfillment, an inner joy; yes I went looking for joy and some glimmer of hope from under the rubble!!

So after a few contacts I was fortunate to fall into the lap of the Edward Said National Conservatory of Music, a full-fledged national institution founded in 1993 that has been instrumental in putting music on the cultural map of Palestine and in bringing music into the homes of an increasing number of families, be it through the enrollment of their children at the Conservatory or through their appreciation of the rich music performances offered by the Conservatory to the society at large in the different towns of the occupied Palestinian territory.

With an assignment as Deputy Director for Programs and Public Relations, I found myself with the responsibility to lead a team of four young people and to assume networking with national and international institutions and organizations with the aim of enhancing the Conservatory's mission. I was recruited as a UN Volunteer, the only way for me to get to Jeru-

salem to work with the central team based at the Conservatory Branch there. Jerusalem is out of bounds for Palestinians holding West Bank identity cards.

Eighteen years in the service of music and Palestine, the Edward Said National Conservatory of Music today has an enrollment of over 700 young people between the ages of six and eighteen years in its four branches in the towns of Ramallah, Bethlehem, Nablus and Jerusalem. With a Palestinian and an international teaching team, and through the medium of Arabic and Western classical music and jazz, the Conservatory has developed an academic training program which qualifies students upon completion to pursue further music education in universities and music academies abroad. The program is further enriched by training camps, orchestras, chamber music groups and oriental music ensembles. Furthermore a National Music Competition is organized biennially, and festivals and concerts are an ongoing activity all year round.

My experience over the past few years has brought me in close contact with the young people studying at and performing with the Conservatory, and in them I see a new face of Palestine, a generation that loves life and loves music, and they are keen to share this feeling with the outside world. To them music is a new path to their cultural identity, and while it is a channel for inner peace and harmony, it is also a way of survival and resistance for existence, considering the hurdles and obstacles imposed by the occupation, and the difficulties people face on a daily basis.

I have been privileged to be associated in planning and organizing some of the programs and activities of the Conservatory, networking for venues for musical cooperation and cultural exchange. I had the possibility of accompanying young student musicians on some of their travels abroad; in 2009 I went with the Bethlehem Oriental Music Ensemble to Chile, a group of fifteen young musicians and two teachers. They were hosted by the Bethlehem 2000 Association. In one week they gave four concerts, three in Santiago and one in Valparaiso; the first gala concert was attended by Michelle Bachelet, then President of Chile. Chile has the largest Palestinian community originating from the Bethlehem region and the audience was moved to tears to see and hear the children and what can come out of them despite the weight of the occupation.

Although I am no longer employed by the Conservatory, I am a member of its Board and continue to cooperate in their activities on a voluntary basis,



facilitating networking and contacts with the outside. My greatest personal gratification continues to be my association with the Palestine Youth Orchestra (PYO), the flagship of the Conservatory created in 2004. This unique ensemble brings together some 55 Palestinian youth from the occupied Palestinian territory, from Palestine '48 and from the Diaspora; they are usually joined by 20 to 25 guest student musicians from the Arab region, Europe and the Americas, creating a quality national youth orchestra on a par with similar groups worldwide. They have played in Jordan, Syria, Germany, Bahrain, and in Lebanon at the Beiteddine Festival. Last November they also performed at the Athens Concert Hall, the Megaron Mousikis.

Our youngest musician is twelve-year-old Mostafa, a violin student from a Palestinian village north of Nazareth. Overwhelmed by his first experience, Mostafa commented to a reporter: "the violin is like my wife...my daughter, my son...the violin is my life."

Amal from Birzeit is a member of a choir and took part in the Beiteddine Festival concert. It was her

first time outside the Palestinian occupied territory; she was almost in tears at seeing the Mediterranean sea of Lebanon. *"It is the first time I see the sea,"* she said, *"back home the sea of Palestine is not accessible to me."* She added: *"We come to sing our joys and our pains."* Grace from Honduras, whose parents originate from the Bethlehem region, discovered the PYO on the Internet, and 2010 was her second year performing with the group. She said: *"I was a bit apprehensive about coming out so far on my own, and so were my parents... but what I discovered of warmth, hospitality and friendship is priceless, and most importantly I was connecting with my roots."* What the young musicians offer is a glimpse of the artistic and musical expression of a people, the coming together of a dispersed people sharing common values.

Lena Saleh

Former Chief of Section for Inclusive Education,
Division of Basic Education

Photos : © L. S.



© DR

Une exposition photographique de notre collègue Dominique Roger, dont les photos constituent la mémoire de notre Orga-

nisation, a été présentée à Buenos Aires au Centro Cultural Recoleta du 6 au 30 avril 2011. Adresse : Junin 1930 ; horaires : lundi à vendredi de 14h00 à 21h00, samedi, dimanche et jours fériés du 10h00 à 21h00. Tél. : 48031040

Our colleague Dominique Roger, whose photographs constitute the memory of our Organization, was held a photography exhibition in Buenos Aires at the Centro Cultural Recoleta from 6 to 30 April 2011. Address: Junin 1930; opening hours: Monday to Friday from 2 to 9 pm, Saturday, Sunday and holidays from 10 am to 9 pm. Tel. 48031040.

Nuestra colega Dominique Roger, cuyas fotografías constituyen la memoria de la Organización, ha expuesto sus fotografías en el Centro Cultural Recoleta en Buenos Aires del 6 al 30 de abril de 2011. Dirección: Junin 1930. De lunes a viernes de 14 a 21 hs. Sábados, domingos y feriados, de 10 a 21 hs. Tel: 48031040.

SAVING the CHILD-SOLDIERS of AFRICA'S GREAT LAKES

Notre collègue André Lokisso, un ancien du Secteur de l'éducation, met sur pied avec des partenaires un programme de réhabilitation et de réinsertion des enfants démobilisés et d'autres jeunes en difficulté, tous victimes des guerres survenues dans la région des Grands lacs africains. Un effort insolite, complexe et ingrat, mais remarquable, qui mérite notre soutien.

J. R.

André Lokisso is a retiree who knows how to put 25 years of UNESCO experience not only to good use, but for exemplary goals. André, originally from the Democratic Republic of the Congo, is determined to bring his personal contribution to the efforts of the African Great Lakes region's governments to rescue and rehabilitate children and youths displaced by war. The idea is to reinsert, socially and economically, demobilized child-soldiers and other youngsters uprooted by recent civil wars in the region. There may be 120,000 former child-soldiers, most of them in the Great Lakes countries. Thousands more youths, including girls, are victims of these conflicts and cannot anticipate or live the dreams of every child.

While this is an impressive objective in demographic terms, André's aims are solidly humanitarian. An integrated pilot project called "Réhabilitation et réinsertion des jeunes en difficulté", the plan envisages spending about \$600,000 on the care and retraining of boys and girls who would otherwise have no potential for looking after themselves, making a living, and fitting into a community. Financing is expected to come from donors including the African Development Bank, UNESCO, UNDP and the European Union, and bilateral foreign-aid from France, Belgium and the United Kingdom.

War in the region over the past decade has made countless victims, including the hundreds of thousands of kids left to their own, non-existent devices. Government, at whatever level, is largely impotent in



© A. L.



André Lokisso presenting his project.

this respect; aid must come from outside. André's team developed an original, innovative approach, a strategy intended to enhance the ability of youths to participate in their own rehabilitation and reinsertion in the best conditions. This is a three-phase process: (1) four months of intensive, basic education, (2) another four months of equally intensive vocational training, and (3) progressive settlement in cooperative villages.

Developing the scheme requires, through 2012, two years of concentrated effort to expose as many as 300 youths to fundamental education, learning the ABCs, basic civics, vocational or technical courses (including domestic science for girls), then placing the youngsters in Cooperating Villages specifically selected as hubs of future national development. The last step should also help improve living conditions at the community level and contribute to the alleviation of poverty.

The children most likely to be enrolled for special training will come mainly from the two Congo nations and the Central African Republic, all very poor. André's programme seeks – besides offering hope and new life to young Africans deprived of virtually all means of survival – to help youths in need of health care, drug and malaria prevention, and treatment for AIDS and venereal disease. Given that many of these deprived youngsters have already experienced extensive trauma, psychotherapy is envisaged when necessary.

UNESCO recognizes AIDC, as the programme's organization is known. A non-governmental organization, this NGO should prove able to assist other



disadvantaged children as well as its main “targets” of demobilized children. To accomplish these tasks, André and his team have budgeted full-time educators as well as (at least part-time) specialists such as physicians, psychotherapists and paramedical assistants, besides administrative and maintenance staff.

The children most likely to be enrolled for special training will come mainly from the two Congo nations and the Central African Republic. Their main animator, André Lokisso, a trained educator of long experience, has particular qualifications for the new work he has devised for himself. As a young man he served as a cadet of the Israeli Defence Force when he resided in Israel and was subject to its laws regarding military service. Later, based in France, he served as a technical-assistance coopérant in Germany with the

German Foundation for Adult Education. On both occasions he acquired invaluable experience as a young person from working with peers and helping youths to find their way.

AIDC is expected to be implemented in July 2011. André hopes that volunteers will be forthcoming, too, especially retired persons seeking new experience and the opportunity to do something very different from the work they did during the middle years of life. To contact our friend: andre.lokisso@aied.info or (websites) www.aied.info or www.crin.org or by telephone at +331 6907 7746 and +336 2472 4215. He will be delighted to hear from you.

Jacques Richardson

Photos : © A. L.

HISTOIRES de VIE

En 2005, mon travail de Rédacteur en chef de la revue internationale *Diogène*¹ prit fin. J’y avais consacré toute ma passion, aidée en cela par un directeur qui avait toujours respecté mes initiatives : Jean d’Ormesson. Je me demandai alors par quelle démarche je pourrais retrouver intérêt et enthousiasme.

Je suivis un cours expérimental de deux ans à l’Université de Milan, qui, parmi les matières, proposait la formation à la biographie et à l’autobiographie avec un excellent expert, Duccio Demetrio. J’avais, lors de ma vie professionnelle – hors des sentiers battus et en parcourant le monde –, travaillé sur les « histoires de vie », d’abord avec l’anthropologue nord-américain Oscar Lewis (il fut le premier à en pratiquer l’enregistrement de manière profession-

nelle) et, avec lequel, après un bref séjour à Urbana (Illinois), je partis en mission à Cuba dans les années 1970. Plus tard, à l’Institut d’anthropologie et d’histoire de Mexico, je continuai dans ce domaine mais en m’intéressant plus particulièrement à l’histoire des femmes du XX^e siècle. Le cursus suivi à Milan était axé sur l’histoire personnelle, d’une façon très libre. C’est ainsi



que je me retrouvai à écrire ma propre autobiographie, idée qui ne m’avait jamais effleurée, mais je le fis avec plaisir et curiosité. Enfin, je complétais ma formation par deux ans d’études en psychogénéalogie à Paris. Une deuxième autobiographie me fut demandée, dont l’écriture

fut une expérience différente car plus approfondie.

Je crois à la parole. Être le compagnon de voyage, comme le définit le psychothérapeute Irvin D. Yalom, des personnes qui souhaitent raconter et se raconter est passionnant et utile.

Ce travail peut être fait pour envisager sa propre vie d’un regard nouveau ou pour transmettre quelque chose de soi aux êtres chers... Il peut concerner la vie tout entière ou seulement des périodes choisies... Il peut aussi accompagner la fragilité des êtres, leur solitude... Quel que soit le désir au départ, ce qui m’intéresse est que l’on aille vers un moment de vérité, d’authenticité... Je crois qu’il s’en dégagera une énergie pour la suite.

J’ai la chance de pouvoir écrire en trois langues : français, espagnol, italien. Alors, si vous êtes intéressés, parlons-en !

Paola Costa

Paola.costa@gmail.com

1. Revue trimestrielle (créée en 1952 par Roger Caillois) publiée sous les auspices du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (CIPSH) en partenariat avec l’UNESCO.

Photos : © P.C.

À LA RECHERCHE DU SENS

Dans le billet du Président du *LIEN* 111, j'ai appris que l'AAFU encourage ses membres à livrer au Club Histoire des témoignages sur la vie à l'UNESCO, y compris ceux qui reflètent nos incompréhensions, nos erreurs. Cette déclaration m'a incitée à révéler une histoire gravée dans ma mémoire depuis 22 ans qui montre, à mon avis, la face sombre de l'Organisation.

Voici cette histoire :

J'ai été FPO (Field Program Officer) pour le Népal, responsable du projet « Éducation pour le développement rural ». J'aimais ce travail non seulement parce qu'en tant qu'ingénieur agronome, j'étais plus près de la compréhension du monde rural, mais surtout parce qu'il m'a facilité le contact avec les femmes rurales et leurs petites filles, les *Cheli Beti* en népalais (j'ai écrit une brochure illustrée, intitulée *Cheli Beti Story*).

De par mes fonctions, j'avais logiquement à travailler avec les enseignants. À l'occasion d'une de mes missions, j'ai grimpé (au Népal on grimpe) jusqu'au Centre de formation des maîtres, encore en construction, situé dans la zone Seti, dans l'ouest lointain du pays.

C'est là que, consternée, j'ai vu ce que vous pouvez observer sur la photo ci-dessous : des petites filles transportant sur leur tête, à la népalaise, des paniers

remplis de grosses pierres, les ouvrières construisant une future école dont l'UNESCO est l'un des maîtres d'oeuvre !

Le conseiller technique principal du projet et un représentant de l'UNICEF étaient là avec moi. Je leur ai posé la question qui s'imposait : pourquoi ? La réponse fut : grâce à ces fillettes rémunérées par l'UNESCO, l'UNICEF ou le PNUD, des familles survivent. Phénomène répandu au Népal, a-t-on ajouté.

Il l'est, en effet, au Népal et dans bien d'autres pays. Je le savais. Mais ce que je ne savais pas, c'est qu'il pouvait avoir sa place dans un projet de l'UNESCO, le mien de surcroît !

De retour à Kathmandou, j'en ai bien sûr parlé à l'UNICEF et au PNUD. Les réactions étaient similaires. Dans ce pays c'est normal, voire utile.

Avant de rentrer à Paris, je suis passée par le Bureau régional à Bangkok. J'ai informé les collègues du problème. Résultat : on m'a retiré le projet...

J'ai essayé de faire publier cette histoire dans *LIEN*. Trop négatif. Pas question de le faire.

J'espère que le Club Histoire trouvera un sens à tout cela. Moi, je le cherche toujours.

Krystyna Chlebowska



UNE APRÈS-MIDI À L'UNESCO

(2 février 2011)



Patrick Gallaud avec Grace Nanyonga et Dany Bosom © Yves Prince

R assembler un auditoire hétérogène par l'âge et les origines tant géographiques que culturelles ; l'amener à engager un dialogue soutenu sur le thème porteur mais complexe de « Femmes, Afrique, développement humain » : il était téméraire de tenter un tel pari, méritoire de le gagner !

La Commission programmatique mixte (CPM) Droits de l'homme du Comité de liaison UNESCO-ONG a eu cette audace. Le succès qui a couronné l'initiative est dû à Patrick Gallaud en sa qualité de Président de la CPM, inspirateur et organisateur de la rencontre, ainsi qu'à son travail minutieux de préparation. L'appui de l'UNESCO était acquis et le partenariat avec la Division des droits de l'homme, de la sécurité et de la philosophie s'est révélé fructueux à maints égards.

Les participants ? Des jeunes issus de Comités de quartiers et de Maisons de la jeunesse et de la culture de la région parisienne, mais aussi des élèves de l'institution Sainte-Marie à Antony (Hauts-de-Seine) et de l'école Massignon à Paris. S'y ajoutaient des représentants d'une vingtaine d'ONGs entretenant des relations avec l'Organisation, ainsi que des professeurs, des éducateurs, des médecins et infirmiers, et de nombreux « curieux ».

Une brève table-ronde introductive a abordé les aspects suivants: développement humain ; éducation et prévention ; accès aux soins ; les violences faites aux femmes ; les activités génératrices de revenus. Chacun d'entre eux a fait l'objet, non de digressions savantes,

mais de présentations très vivantes composées de la projection de films et de diapositives, et de témoignages personnels. Par exemple, pour les violences faites aux femmes (viol, excision, mariage forcé ou précoce, ...), lecture fut donnée d'extraits de l'ouvrage *Survivantes*¹, et le témoignage de Fatimata, jeune femme excisée, recueilli. Les activités génératrices de revenus ont permis de s'informer d'actions conduites par des femmes, comme celles du Groupement de femmes de Logobo (Bénin), producteur de gari, dont une partie des bénéfices est affectée à la construction d'une école ; ou de celles que présentait Grace Nanyonga, première jeune femme entrepreneur de son pays, l'Ouganda, qui est parvenue à lancer une manufacture de poisson fumé grâce à l'appui de l'organisme FAWE (Femmes éducatrices africaines) qui l'avait déjà accompagnée dans ses études. Ces séquences, brillamment enlevées, étaient ponctuées de chants interprétés en langues africaines par les jeunes membres de la chorale Amazing Grace du Collège d'Antony.

La deuxième partie de la manifestation était consacrée aux réactions et aux échanges basés sur les informations données et sur les interrogations suscitées chez les participants par le riche faisceau des idées émises ; cette séquence était rythmée par le groupe de musique « Terra », venu de Sicile avec l'ONG IFOR (Association internationale pour la réconciliation).

Les interventions des jeunes – et des moins jeunes – ont pleinement justifié les attentes des organisateurs lorsqu'ils souhaitaient dans leur excellente note conceptuelle « *un après-midi de convivialité, de partage et d'espoir, qui permettra de changer une vision souvent erronée, de renforcer ou de faire naître des engagements encore hésitants, et de voir des amitiés en marche dans le respect de la dignité humaine de chacun et de la nécessaire diversité culturelle, pour une mise en application concrète et vécue de la Déclaration universelle des droits de l'homme* ».

Grâces en soient rendues à notre collègue et ami Patrick Gallaud, coutumier du fait puisqu'il avait déjà organisé l'an dernier une rencontre comparable de jeunes âgés de 8 à 12 ans, à l'occasion du vingtième anniversaire de la Convention relative aux droits de l'enfant.

Merci, Patrick et ... continuez, pour notre plus grande joie.

Anne Willings-Grinda

1. Louis Guinamards, *Survivantes, Femmes violées dans la guerre en République démocratique du Congo*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2010.

LA GOUVERNANCE

Pour ou contre le politique ?

Voici la dernière publication de notre collègue Ali Kazancigil, consacrée à la gouvernance. Mettant en évidence la profonde connaissance de l'auteur sur une question aussi à la mode que controversée, cet ouvrage présente une analyse critique et rigoureuse étayée par de nombreux exemples, qui illustrent le sujet et facilitent sa compréhension. Malgré la complexité des questions abordées, la clarté de l'exposé laisse penser que le livre est susceptible d'intéresser, au-delà des spécialistes, des lecteurs qui souhaitent mieux comprendre les évolutions politiques contemporaines.

Le terme de « gouvernance » est ancien. Déjà au XIII^e siècle il était utilisé dans le sens de « gouvernement », avant de tomber dans l'oubli au XVIII^e, pour ressurgir au XX^e. Son usage moderne s'est développé dans la sphère marchande, à partir des années 1930, comme un outil de coordination et de marchandage entre les acteurs économiques, de même que dans la gestion des grandes entreprises. Dans ce contexte, la gouvernance obéit à une logique technocratique, centrée sur l'efficacité. Ses participants sont des « parties prenantes » (*stake holders*), des groupes d'intérêts et des lobbies concernés par les questions débattues.

À partir des années 1980, la gouvernance s'est progressivement imposée dans les domaines politiques et diplomatiques. La Banque mondiale s'en est saisie pour l'appliquer en guise de dimension politique et institutionnelle des stratégies de développement. La gouvernance a commencé à être utilisée à tous les niveaux – local, national, régional et global – de l'action publique, de même que dans de nombreux secteurs d'activité, par exemple les politiques urbaines, la gestion de la globalisation ou les stratégies de sortie de la grande crise qui a commencé en 2008.

Après avoir exposé la généalogie et les itinéraires de la gouvernance, dans un premier chapitre intitulé « De quoi la gouvernance est-elle le nom ? », l'auteur montre les contradictions entre les caractéristiques de cette dernière et ses applications de plus en plus répandues dans la sphère politique et dans les relations internationales. Les chapitres 2 et 3 sont consacrés respectivement aux rapports difficiles de la gouvernance avec l'État et la démocratie représentative. Les chapitres 4 et 5 analysent l'utilisation de la gouvernance aux niveaux régional, notamment au sein de l'Union européenne, et global.

Une ambiguïté fondamentale de la gouvernance est que celle-ci a pris son essor politique tout en restant dans une logique de marché et gardant sa nature foncièrement apolitique. Elle est considérée comme une innovation démocratique, alors qu'elle est découplée de la souveraineté populaire et de la citoyenneté. Par conséquent, sa légitimité démocratique est pour le moins incertaine.

On voit bien que l'utilisation de plus en plus répandue de la gouvernance en tant que mode d'action politique la place au cœur des métamorphoses qui caractérisent les rapports entre l'État, la démocratie représentative et le marché. Ces transformations profondes ont bouleversé la hiérarchie qui existait de longue date entre ces trois éléments, dont les deux premiers concernent les finalités et les aspirations d'une société, tandis que le troisième est de l'ordre des moyens. L'auteur analyse en détail les corrélations entre, d'une part, des évolutions contemporaines comme le « retrait » de l'État et la crise de la démocratie représentative face au marché devenu tout puissant et, de l'autre, la montée en puissance de la gouvernance. Il montre que « l'esprit de gouvernance », qui signifie une confusion entre l'intérêt public et les intérêts privés, entre ce qui relève du domaine politique et ce qui appartient au domaine marchand est l'une des causes principales de la crise de 2008.

Dans la conclusion de son livre, Ali Kazancigil s'interroge sur une perspective peu réjouissante : nos sociétés sont-elles en train de devenir post-politiques, avec le risque qu'un « régime de gouvernance », oligarchique et sans *dêmos* (« peuple » en grec, remplace la démocratie représentative ? Selon lui, une telle issue n'est pas certaine, mais elle ne saurait être exclue, au vu du comportement pusillanime des gouvernants élus face à la toute puissance des marchés financiers.

Monique Couratier

Ali Kazancigil, *La gouvernance. Pour ou contre le politique ?*, Paris, Armand Colin, 2010.



LES PIONNIÈRES DU FÉMINISME ARABE

De 1920 à la fin des années 1960 s'est épanoui en Égypte un mouvement féministe, indépendant de l'État, animé par des femmes qui ont lutté pour donner à leurs compatriotes des droits qui leur étaient niés et une liberté qui leur était refusée. Ce féminisme a toujours fait une place à la religion et était intégré dans la lutte de libération nationale contre l'occupation britannique.

Ce mouvement fut en partie suscité, ou soutenu, par des hommes éclairés, penseurs, écrivains ou politiques libéraux (Qassem Amin, Mansour Fahmy, Taha Hussein, etc.). On ne soulignera jamais assez l'importance de l'engagement d'hommes aux côtés des femmes pour défendre et promouvoir l'égalité et faire régresser les pratiques patriarcales qui fondent le pouvoir des mâles sur la domination de l'autre sexe.

Deux ouvrages sont à mentionner : celui de Qassem Amin, *Tahrir el marah* (Libérer la femme), paru en 1895, qui défend une foi réformée et s'indigne de la condition faite aux femmes qu'il juge contraire à la religion. Il a été lu par les féministes comme un manifeste de combat. L'ouvrage de Mansour Fahmy est une thèse de doctorat dans laquelle il applique les méthodes de la critique historique. Intitulée *La condition des femmes dans l'Islam*, elle fut soutenue à la Sorbonne en 1913 et publiée l'année suivante. Elle a valu à Fahmy d'être rejeté et interdit d'enseignement en Égypte jusqu'en 1919¹.

Les thèses de ces penseurs ont été vite dépassées dans la réalité, et cela dès 1920, par un mouvement animé par des femmes d'exception issues pour la plupart de la bourgeoisie égyptienne. La création du parti libéral el-Wafd, qui remporta les élections en 1924, et qui menait une politique moderniste et laïque, leur donna l'occasion de s'émanciper et de lutter contre la domination britannique ; elles manifestèrent avec les hommes dans la rue, contre l'Angleterre. Mais le **féminisme égyptien, en tant que mouvement organisé, s'est constitué par la création, en 1923, de l'Union des**



Césa Nabaraoui et Hoda Charaoui © DR

femmes égyptiennes, par Hoda Charaoui et Césa Nabaraoui qui tentèrent de modifier la législation en faisant pression sur le Gouvernement pour amener des changements effectifs dans la société. En 1925, Hoda Charaoui fonda une revue mensuelle en langue française intitulée *L'Égyptienne*, dont Césa Nabaraoui fut la rédactrice en chef, et à laquelle collaborèrent des écrivains égyptiens célèbres, dont Taha Hussein. Cet organe de l'Union féministe était destiné à porter la voix des femmes égyptiennes hors des frontières.

Hoda Charaoui (1879-1947), née au Caire dans une famille très connue de la bourgeoisie urbaine, sera élevée dans la tradition. Peu à peu, elle s'octroya des libertés et acquit une formation intellectuelle tout en fréquentant les milieux francophones. À partir de 1919 elle se

lança dans le militantisme politique. Quelques années plus tard, elle prendra la défense des femmes dans le monde arabe et luttera pour la cause palestinienne, en tentant d'obtenir une condamnation de la Déclaration Balfour.

En tant que présidente de l'Union des femmes égyptiennes, elle participera à de nombreux congrès internationaux en Europe. Revenant avec quelques amies d'un Congrès féministe mondial qui se tenait à Rome en 1923, elle et Césa Nabaraoui ôtèrent publiquement leur voile en descendant du wagon réservé au harem, où elles se trouvaient. Ce geste révolutionnaire les rendit célèbres car elles furent les premières femmes musulmanes de leur époque à oser un tel geste. Le peuple qui venait les accueillir les acclamèrent.

Hoda Charaoui lutta pour l'émancipation des femmes égyptiennes, plaidant pour la nécessité de les instruire, de leur donner les mêmes droits de vote qu'aux hommes, de les libérer de la prison du voile, de transformer en leur faveur les règles du mariage (restriction de la polygamie, limitation du droit à la répudiation, interdiction du mariage de la femme avant 16 ans et contre son gré). Elle obtint des succès dans certains domaines, et à son groupe revient le mérite d'avoir fixé

les termes du programme qui restera celui de la lutte des femmes arabo-musulmanes jusqu'à nos jours.

Après la mort de sa fondatrice, le féminisme a été surtout représenté par la poétesse et philosophe Doria Chafik qui créa en 1948 un mouvement militant, Bint el Nil (« La fille du Nil »). Elle ne cessa de lutter pour le droit de vote des femmes² n'hésitant pas à recourir à la grève de la faim, et publia en 1952 un ouvrage polémique *L'esclave sultane*, à la suite duquel elle fut isolée politiquement durant une vingtaine d'années. Autre figure remarquable du féminisme égyptien : Out El Kouloub. Dans son livre *Ramz*, qui fit date lors de sa publication en 1961³, elle exprime à travers ses personnages ses propres revendications : « *De ventres d'esclaves ne peuvent naître que des esclaves* », « *Libérons nos mères, nos épouses, nos filles, pour que naissent des générations d'hommes libres !* ».

Si le militantisme des femmes égyptiennes et leur relative émancipation ont pu avoir lieu, c'est parce que des conditions propices étaient réunies au début du XX^e siècle. En effet, pendant presque un siècle, mais surtout entre 1920 et 1970, la *charia* cessa d'être la référence essentielle des textes législatifs, les mœurs et les personnes échappant au contrôle des associations « pieuses », et des espaces de liberté s'ouvrirent. À ce propos, l'écrivain Taha Hussein interprète l'attitude des penseurs du début du siècle comme la volonté de « *reprendre la liberté de pensée, d'examen, de réforme* » et de « *rejeter tout asservissement aux dogmes théologiques et aux règles juridiques* ». Cette émancipation de la

pensée a été d'ailleurs un moteur de la « *Nahdah* », ce renouveau des arts, des lettres et de la sécularisation de la société. Sur le plan politique, l'Égypte s'était dotée d'institutions démocratiques : parlement, élections libres, presse libre, opinion publique, égalité des citoyens devant la loi.

L'émancipation des femmes a été une réalité pendant presque un demi-siècle. Cependant, l'étau, à un moment ouvert, s'est petit à petit refermé et, depuis deux ou trois décennies on a noté une certaine régression dans la condition des femmes, un retour à la soumission. Ce féminisme, revendiqué au nom de principes universels, a été considéré comme d'inspiration exogène, et il fut méprisé par les défenseurs de l'identité culturelle égyptienne, nécessairement arabe et musulmane. Les bouleversements géopolitiques qui ont touché le pays, avec leurs conséquences socio-économiques, ne sont pas étrangers au recul de la condition des femmes. Dans ce cadre, il ne faut pas négliger non plus l'importance du soutien apporté par les grandes puissances – dont l'ex-puissance colonisatrice – aux régimes politiques conservateurs qui ont gouverné le pays jusqu'à il y a peu se servirent des traditions pour maintenir leur survie.

Mouna Samman

1. Son ouvrage a été réédité en 2002 aux Éditions Allia et préfacé par Mohamed Harbi.
2. Accordé en 1956.
3. Out El Kouloub, *Ramz*, Paris, Gallimard, 1961.

Humour



"HIT ANY KEY TO CONTINUE"

Carnet

Nouveaux membres / *New members*

Changement d'adresse / *New address*

**POUR DES RAISONS DE
CONFIDENTIALITÉ, LE CARNET
N'APPARAÎT PAS SUR LE SITE**

In memoriam

Depuis la parution de la liste publiée dans le N° de *LIEN*, la Rédaction a été informée du décès, à la date indiquée, des anciens collègues de l'UNESCO dont les noms suivent :

Since the last list published in No. of *LINK* we have been informed of the death, on the dates indicated, of the following former staff members of UNESCO:

* Non-membre de l'AAFU

Sidsel Rasch

1925 - 2010



Nous reproduisons ci-après l'hommage rendu par Odile Blondy lors des obsèques de notre collègue.

« J e n'ai jamais pu l'appeler Sidsel malgré ses demandes réitérées. Elle a été

mon médecin-chef préférée, bienveillante, la première femme à occuper un tel poste dans l'Organisation. Le Dr Rasch a fait des émules puisqu'à présent d'autres femmes ont été nommées médecins-chef au sein du système des Nations Unies et au Service médical de l'UNESCO, nous avons à présent deux femmes médecins consultants.

Née à Paris, de parents norvégiens, Mademoiselle Rasch passa son enfance avec sa sœur dans la ville de Saint Germain-en-Laye, dans une belle maison donnant sur le parc du Château.

Alors qu'en 1939, elle passait ses vacances d'été en Norvège, la guerre éclata; la famille Rasch y resta jusqu'en 1948. Mademoiselle Rasch fut bachelière en Norvège à 16 ans, elle était de loin la plus jeune, et obtint le diplôme de professeur de piano au Conservatoire de musique d'Oslo l'année suivante. Elle repassa son baccalauréat en France en candidate libre et obtint son diplôme de médecine en 1959 et sa naturalisation française en 1960, ce qui lui permit d'exercer la médecine en France où elle souhaitait vivre.

S'intéressant beaucoup à la cardiologie, le Dr Rasch commença sa carrière en faisant de la recherche médicale dans le service de cardiologie de l'hôpital Lariboisière à Paris. Puis elle rencontra le Dr Lacourbe qui l'employa au centre de médecine préventive de l'Université de Paris.

Le 1^{er} juin 1961, elle le suivit à l'UNESCO lorsque celui-ci y installa le service médical en partenariat avec l'hôpital de la Cité Universitaire. La *dream team* fut composée du Dr Edmond Gariépy, du Dr Sidsel Rasch, du Dr José Rémy, de Madame Grange et de Madame Savignat-Gariépy ici présents, du Dr Maurice Abiven, du Dr Pierre Cordier qui nous ont quittés. Ce fut le début d'une grande aventure médicale d'excellence au service de la santé des fonctionnaires unesciens.

Pour moi, le Dr Rasch représentait la quintessence de la femme professionnelle, accomplie, élégante et la fonctionnaire internationale par excellence. En effet, elle pensait « international ». Polyglotte, elle s'exprimait en français, anglais, norvégien, allemand, danois, suédois, italien, espagnol.

Elle était médecin, musicienne, bridgeuse, grande sportive, skieuse, nageuse, joueuse d'escrime, golfeuse, aviatrice, parachutiste et amie dévouée. De surcroît, elle savait très bien coudre. Elle aimait sa famille et nous parlait souvent de sa nièce Amy, qui est devenue médecin comme elle.

Sa vie professionnelle à l'UNESCO la passionna. Elle garda des activités au sein de l'Association des anciens fonctionnaires pour s'occuper plus particulièrement de la Caisse d'assurance maladie dont elle avait été le médecin durant de très longues années.

Voilà quelques années, nous déjeunâmes ensemble. Le Dr Rasch sortait alors de la consultation médicale qui lui avait confirmé ses craintes. Les faits bruts, précis avec un détachement clinique qui n'appelait aucune compassion. Ses frères et sœurs, ses nièces l'ont très bien entourée et le dernier déjeuner passé ensemble quelques jours avant sa disparition restera un joli souvenir pour sa famille.

Monsieur Mayor, ancien Directeur général de l'UNESCO, lui avait écrit lors de son départ en retraite qu'il la remerciait d'avoir su concilier les deux aspects de sa fonction, l'aspect humain et l'aspect administratif, en les exerçant à l'entière satisfaction de tous ceux qui avaient eu affaire à elle. Notre communauté unescienne lui en sera toujours reconnaissante.

Je sais que le Dr Rasch serait très heureuse de nous voir tous ici rassemblés. Elle nous regarderait avec ses beaux yeux bleus et son petit sourire en coin.

Nous vous disons au revoir, Chère Docteur Rasch.
À bientôt, Chère Sidsel. »

Odile Blondy

Chaque mercredi, le Docteur Sidsel Rasch tenait des permanences dans les bureaux de l'AAFU pour aider les membres à y voir plus clair dans les dédales de la Caisse d'assurance maladie. Nombre de nos collègues retraités profitaient d'ailleurs de l'occasion pour bénéficier d'une consultation médicale... gratuite.

Membre du Comité exécutif de l'Association durant de nombreuses années, elle en assura la Vice-Présidence en 2001 et 2002. Ses avis, formulés parfois de façon tranchante, étaient toujours écoutés avec intérêt et orientaient souvent les décisions prises non seulement par le Comité mais aussi par l'Assemblée générale. Quant à ses articles publiés dans la rubrique Santé de LIEN/LINK, ils étaient largement appréciés des lecteurs. Sa décision de ne plus participer aux travaux de l'AAFU pour des raisons de santé aura laissé un grand vide qui n'a toujours pas été comblé.

Georgie Dafé

Mohamed Ali Al-Shaabi

1943 - 2010

Le départ prématuré de Mohamed nous a tous frappés, car c'est difficile d'accepter que quelqu'un de sa vitalité et avec une telle capacité de communication et d'amitié ne soit plus avec nous.

Esprit indépendant, d'une parfaite loyauté envers l'Organisation et son Conseil exécutif, Mohamed Al-Shaabi passa trente années à l'UNESCO qui furent exemplaires. Je peux l'affirmer car j'en fus le témoin privilégié puisque nous avons travaillé ensemble pendant une dizaine d'années toujours dans la plus totale confiance réciproque, du moins je le crois. Il a fait toute sa carrière au Secrétariat du Conseil exécutif dont il fut, durant les neuf dernières années, le Secrétaire, poste auquel il m'avait succédé.

Du Secrétaire du Conseil exécutif, on attend une connaissance très aigüe et permanente du champ et des limites de la fonction publique internationale vis-à-vis de la fonction politique des États qui s'exprime par leurs représentants, dans leurs délégations : cette connaissance, Mohamed l'avait et elle était sans faille.

Mohamed Al-Shaabi avait quelque chose que j'ai très rarement vu ailleurs, aussi bien en ce qui concerne



© Unesco/Michel Ravassard

les questions de procédure que ce qui relevait de la négociation : il avait une maîtrise tout à fait remarquable, laissez-moi le dire comme ça, de la raison pratique, ce qui, dans le travail des institutions multilatérales, est essentiel.

Mohamed était aussi un collègue et un ami chaleureux. Ses amis étaient/sont innombrables : ils ne l'oublieront certainement pas. Bien sûr, il y a sa famille : elle représentait pour lui, dans sa vie, une valeur fondamentale ; du moins, c'est ainsi que je l'ai toujours perçu : Samira, son épouse, ses enfants et maintenant son petit-fils, dont il me parlait dernièrement avec beaucoup d'émotion.

Je ne voudrais pas terminer cet hommage sans rappeler, sans me rappeler sans doute, que même au milieu de toute cette souffrance qu'il a dû supporter ces derniers temps, il prit le temps – cela aura été la dernière fois – de m'appeler à Madrid pour me féliciter du succès de l'Espagne lors du dernier championnat du monde de football : c'était bien lui, mon ami.

Pío Rodríguez

Françoise Mysliwiz

1935 - 2010



© F. M.

Although it has been more than thirty years since I last spoke with Françoise Mysliwiz, it came as a shock, indeed, to learn of her recent death. It brought back to me a torrent of remembrances of her strong presence in my division for over a decade.

As my Administrative Assistant during this time she always took a far more than merely professional interest in everybody around us and never hesitated in expressing her opinions candidly to me. Her personal relationships were as meaningful to her as her professional ones and it was uncanny how she was able to dissect people's true motives in various situations. She

saved me many times from making rapid and superficial decisions which could have been harmful had I not given due consideration to her judgements.

A day never went by which was not begun with a *tête à tête* with Françoise, revealing how she had spent so much time the day before preparing her analysis of potential problems confronting us. At the same time I suppose that she could be considered as "motherly" to us all, old and young.

A very unpleasant consequence of growing old is witnessing our friends and colleagues, one by one, disappearing from this earth (until, of course, your own time runs out) and it is with sincere regret that I bid adieu to Françoise who devoted a great part of her life to serving her colleagues and her principles.

Erwin Solomon



L'AAFU et les Associations sœurs *AFUS & Sister Associations*

Nos conférences

L'ACTUALITE de JEANNE HERSCH

Première femme à diriger la toute nouvelle Division de la philosophie (1966-1968), représentante de son pays, la Suisse, au Conseil exécutif de 1970 à 1972 et directrice de la Commission nationale suisse auprès de l'UNESCO de 1970 à 1976, Jeanne Hersch reste une personnalité phare de l'Organisation.

Le 10 décembre 2010, Journée internationale des droits de l'homme, l'AAFU a choisi cette date non seulement pour célébrer, en collaboration avec la Délégation suisse pour l'UNESCO, les droits de l'homme mais aussi pour rendre hommage à Jeanne Hersch (1910-2000), à l'occasion de son centenaire. Cette philosophe suisse donnera à la philosophie à l'UNESCO ses lettres de noblesse, grâce au rôle de réflexion critique et de veille éthique qu'elle lui fera jouer, lui assurant ainsi une visibilité accrue.

Disciple de Karl Jaspers, professeure de philosophie à l'Université de Genève, **Jeanne Hersch marqua plusieurs générations de jeunes philosophes**, qui apprécièrent grandement la pertinence de son enseignement et de ses nombreuses publications. Jean d'Ormesson, qui présidait la table-ronde et qui l'a bien connue durant son mandat à l'UNESCO, notamment comme représentante de la Suisse au Conseil exécutif, ne put évoquer sans émotion le souvenir de leurs entretiens ainsi que sa fermeté d'âme et sa rigueur philosophique et éthique.

Paradoxalement, Jeanne Hersch est célébrée aujourd'hui non pas tant comme philosophe que comme militante des droits de l'homme pour la promotion desquels elle a combattu tout au long de sa vie dans ses écrits, dans son enseignement, mais aussi à l'UNESCO où elle sera l'initiatrice d'un célèbre ouvrage, *Le droit d'être un homme* (1968). Ce recueil de textes issus de toutes les traditions culturelles, des plus anciennes aux plus récentes, et qui couvre toutes les périodes et toutes les régions du monde, démontre l'universalité du principe des droits de l'homme et de son enracinement dans l'esprit humain. Cette anthologie universelle demeure, à nos jours, une référence et, comme l'on exprimé les participants à cette journée, il est regrettable que l'ouvrage n'ait pas été réédité.

La publication *Le droit d'être un homme* était motivée par le souci qu'avait donc Jeanne Hersch



© DR

« Jeanne Hersch aura contribué, plus que tout autre, à la gloire et à l'honneur de l'UNESCO ».

Jean d'Ormesson

de démontrer que **les droits de l'homme, tels que promulgués par la Déclaration universelle des Nations Unies, sont réellement universels et s'appliquent à toute l'humanité**, contrairement à ce qu'affirment ses adversaires. En effet, selon ces derniers, originaires de l'Occident, les droits de l'homme ne seraient pas transposables dans toutes les cultures : au nom de l'identité culturelle et de la diversité culturelle des peuples, leur transgression peut se justifier. Des débats interminables et parfois violents eurent lieu dans les années 1960 et 1970 dans les fora des Nations Unies à propos de cette question et de divers autres instruments universels comme la Convention des Nations Unies pour l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes par exemple, promulguée en 1979. Jusqu'à aujourd'hui, la question de l'universalité versus diversité/identité continue à faire l'objet de nombreux débats¹.

Pour Jeanne Hersch, **il fallait prouver l'universalité des droits de l'homme** et prendre parti contre le relativisme éthique. Pour elle, qui avait « vécu » la Seconde guerre mondiale et ses atrocités, la question de l'universalité des droits de l'homme ne relevait pas d'une simple dispute intellectuelle, mais bien d'un enjeu éthique, sociétal et humanitaire qui nous concerne tous. Mais, en bonne philosophe, il lui fallait « fonder philosophiquement » ce qu'elle affirmait haut et fort : l'universalité des valeurs promues par la Déclaration universelle des droits de l'homme : justice, liberté, égalité, dignité.

La liberté et la dignité : voilà les maîtres mots qui vont permettre à la philosophe existentialiste qu'était Jeanne Hersch de développer sa démonstration, comme l'ont bien expliqué les philosophes Gabrielle Dujour-Kowalska et Rosa Ruis Gatell invitées à notre table-

1. Voir François Julien, *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, éditions Fayard, 2008.

ronde. Philosophe de la liberté, Jeanne Hersch considère que la réalité humaine n'est irréductible à aucune science. Si la personne humaine ne se laisse pas enfermer dans une définition c'est parce qu'elle est avant tout un être fondamentalement libre. La liberté est immanente à l'être humain et s'exerce dans un espace réel situé à l'intérieur des limites d'un être naturel soumis à la finitude tout en étant ouvert sur une transcendance qui demeure toujours au-delà, ce vers quoi on tend. La dignité, parce qu'elle est intimement liée à la liberté, est donc, pour Jeanne Hersch, la clé de l'universalité. Toute personne possède en elle-même cette dignité propre à l'humanité qui se manifeste dans le refus spontané de l'humiliation et de l'injustice, à tel point qu'on peut même l'observer chez l'enfant. C'est pour cela que l'on peut affirmer que les hommes sont égaux entre eux en dignité.

Ce sont donc les concepts de dignité et de liberté, parce qu'ils sont universellement enracinés dans l'être humain, qui vont constituer le fondement philosophique des droits de l'homme et leur conférer le statut d' « universels ». Les droits de l'homme sont universels même s'ils ne sont pas partout respectés. Tous les hommes sont libres et égaux en droit, même si les faits trop souvent démentent cette vérité. Mais il suffit seulement de voir des sociétés entières se lever face au pouvoir despotique qui les maintenait sous son joug dans l'oppression et l'injustice, et lutter au nom de la dignité, de la liberté et de la justice, pour se libérer au prix même de leur vie, pour être convaincu, s'il le fallait encore, de la véracité de cette affirmation et de son pouvoir opérationnel. Ainsi, le fondement du droit est la liberté, celle de refuser l'injustice et l'humiliation et l'exigence d'être reconnu comme un être digne. Pour

Jeanne Hersch, la liberté est une exigence absolue, elle est au présent, au coeur de l'existence humaine.

Il serait injuste de ne pas évoquer d'autres aspects de la philosophie de Jeanne Hersch et ne pas rendre compte des propositions par Gabrielle Dufour-Kowalska, auteure de l'ouvrage *Jeanne Hersch : Éclairer l'obscur* et de Rosa Ruis Gatell, professeure de philosophie à l'Université de Barcelone, qui ont exposé de manière magistrale les concepts-clés de sa philosophie, à savoir : le clair et l'obscur, la vérité et la liberté, la finitude de l'humain et la transcendance de l'absolu. Comme nous l'avons dit précédemment, philosophe existentialiste, Jeanne Hersch place l'être humain entre finitude – parce qu'il est un être naturel – et ouverture sur la transcendance par la pensée claire et lucide. Par la pensée claire il éclaire et explicite l'obscur, et accède à la connaissance du vrai. Toutefois, ce vrai n'est pas à confondre avec l'absolu qui est de l'ordre de la transcendance, dont on peut s'approcher sans jamais l'atteindre. Ainsi se définit l'existentialisme de Jeanne Hersch qui s'est opposée farouchement à l'idéalisme et aux idéologies de son époque qui prétendaient posséder et agir « au nom de la vérité », au nom de l'absolu. Elle contestera, avec raison, cette confiscation de l'absolu qui, de fait, est un acte de violence et la source des extrémismes et de l'autoritarisme. Pour Jeanne Hersch, on ne peut jamais parler au nom de l'absolu, mais seulement parler face à l'absolu. Comme nous l'a enseigné l'Histoire et comme ne cessent de nous l'enseigner les événements actuels, c'est toujours au nom de l'absolu que sont commis les pires crimes.

Alya Saada

Nos voyages

SYMPHONIES OTTOMANES

Le circuit culturel proposé par l'AAFU en octobre 2010 a permis à quelques privilégiés d'égrener les notes d'une rencontre avec trois capitales ottomanes riches d'un prestigieux passé : Istanbul, Bursa, Edirne.

Première impression sur la route nous conduisant dans le quartier de Sultanahmet, centre historique d'Istanbul : l'omniprésence de l'eau avec les rives de la mer de Marmara envahies par les pêcheurs et, à l'horizon, les nombreux bateaux et tankers attendant leur tour pour traverser le détroit du Bosphore.



Beyazit II à Edirne.



La mosquée bleue d'Istanbul.

Installée dans toute sa majesté le long du Bosphore, Istanbul demeure le lieu magique où se fondent l'héritage de l'empire romain d'Orient et les apports de l'Asie. Balade tous les sens en éveil dans une ville pleine d'odeurs, de bruits et de couleurs. Trait d'union entre la vieille ville hérissée de minarets et le quartier européen de Beyoglu, le pont de Galata nous permettra de passer d'un siècle à l'autre. Le palais de Topkapi, d'abord, avec ses pavillons et son harem remarquablement restauré, la mosquée du Sultan Ahmet, ensuite, habillée des fameuses faïences d'Iznik qui lui valurent son surnom de mosquée Bleue,... et puis Aya Sofya (Sainte Sophie) le plus célèbre des édifices byzantins, Kahriye Camii, l'église de Saint Sauveur in Chora dominant la Corne d'Or, les mosquées Süleymaniye et d'Eyüp, celle-ci construite à la mémoire du compagnon du prophète et entourée d'un émouvant cimetière, Yerebatan Sarayi, la grande citerne-basilique aux voûtes soutenues par 336 colonnes ; et, encore, des lieux de mémoire chers à notre culture unescoienne : le musée des arts turcs et islamiques, installé dans le palais d'Ibrahim Pasa, grand vizir de Soliman, avec ses manuscrits enluminés, et surtout ses tapis et kilims anciens, et le musée archéologique qui regroupe les chefs-d'œuvre de toute la Turquie et des provinces de l'ancien empire ottoman ; enfin, l'hippodrome, aujourd'hui large esplanade, autrefois haut lieu de la vie politique sous l'empereur Constantin.

Bursa, la capitale dynastique des Ottomans, sera atteinte après une pittoresque traversée en ferry de la mer de Marmara. Que de merveilles : la grande mosquée, la mosquée de Beyazit, le mausolée vert, le bazar Koza Hani, ancien caravansérail, avec ses cours

intérieures remplies de boutiques vouées au négoce de la soie qui fit la prospérité de la ville.

Edirne, à 230 km d'Istanbul, terminera notre périple d'une capitale à l'autre. Ancienne Andrinople, deuxième capitale de l'empire ottoman, Edirne possède de superbes mosquées résumant l'évolution de l'art ottoman. Sinan, l'architecte en chef de Soliman le magnifique, dotera la ville de son chef-d'œuvre inégalé, la mosquée Selemiye, ...sans oublier la mosquée Uc Serefeli. Une autre visite hors les murs fut plus inattendue : celle du complexe innovateur de Beyazit II avec ses deux medersas, son école de médecine, son hôpital et son asile d'aliénés.

Bien sûr, les visites culturelles furent entrecoupées de moments de parfaite détente : une croisière sur le Bosphore nous permit de contempler à loisir la silhouette d'Istanbul avec ses coupoles et ses minarets, ses demeures princières et ses magnifiques maisons en bois typiques, les *yali* ; un délicieux déjeuner au restaurant panoramique du port rassasia notre gourmandise pour des saveurs orientales ; nos flâneries au coeur du Kapali Carsi (ou grand Bazar) nous laisseront le souvenir de marchands courtois, toujours prêts à nous offrir le thé de l'hospitalité. Chacun se souviendra de notre pause belle Époque au bar du Pera Palas, l'hôtel des voyageurs du mythique Orient-Express, tout juste réouvert après une longue restauration.

Notre séjour fut une occasion rêvée pour palper l'atmosphère dynamique de la plus orientale des villes d'Europe, élue en 2010 Capitale européenne de la culture et dont la zone historique est inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité depuis 1985.

Josette Erfan

Photos : © Josette Erfan


Bulletins sans frontières
Journée internationale des personnes âgées (1^{er} octobre) / UN International Day of Older Persons

Plusieurs des publications consultées réservent dans leurs colonnes une place de choix à la célébration, pour la vingtième année consécutive, de la Journée internationale des personnes âgées.

In his *message* for the occasion, the UN Secretary-General Ban Ki-Moon, underlined the invaluable role which older persons play in all societies as leaders, caregivers and volunteers – yet they are also vulnerable to discrimination, abuse, neglect and violence. He therefore called on governments everywhere to institute the financial, legal and social protections that will lift millions of older persons out of poverty and ensure their rights to dignified, productive and healthy lives. (Association of Former International Civil Servants – AFICS New York – vol 41, No. 4 October 2010).

Le *Bulletin* (vol. 70, n° 1, janvier 2011) de l'*Association des anciens fonctionnaires internationaux de Genève*, pour sa part, donne un aperçu de la causerie du Dr Astrid Stuckelberger, présidente du Comité des ONG sur le vieillissement et présidente du Réseau international sur le vieillissement, de Genève, lors d'une réunion de personnalités et de représentants d'ONG.

Elle présente un état de la population âgée dans le monde : selon un rapport de l'ONU, l'évolution (révolution ?) démographique actuelle se poursuivra dans les siècles à venir :

- **Une personne sur dix a aujourd'hui 60 ans et plus.** En 2050, cette proportion passera à une sur cinq. Dans certains pays industrialisés, elle est déjà de une sur quatre ; dans la première partie du XXI^e siècle, elle sera proche de une sur deux.
- **La population la plus âgée elle-même vieillit :** les 80 ans et plus sont celles dont le nombre augmente le plus rapidement : elles représentent 13 % des plus de 60 ans et passeront à 20 % en 2050.
- **Le nombre des centenaires (100 ans et plus) sera multiplié par 14,** passant d'environ 265 000 en 2005 à 3,7 millions en 2050.
- **La majorité des personnes âgées (55 %) sont des femmes.** Parmi les plus âgées, 64 % sont également des femmes.
- **Environ 50 % de la population âgée dans le monde vit dans les zones urbaines.** Il y a trente ans, la proportion n'était que de 40 %. En moyenne, environ 70 % des personnes âgées dans les pays les plus développés et seulement 38 % dans les pays moins développés, sont des habitants des villes.

Au cours du dernier demi-siècle, 20 années ont été ajoutées à la durée moyenne de la vie, relevant l'espé-

rance de vie à son niveau moyen actuel de 66 ans. Il y a de grandes différences entre les pays : elles reflètent une mortalité élevée dans la population active. Dans les pays les moins développés, les hommes qui parviennent à 60 ans peuvent espérer vivre encore 15 ans, les femmes 17 ; dans les régions les plus développées, les hommes peuvent espérer vivre encore 19 ans, les femmes 23.

* * *

Le *Message aux anciens fonctionnaires du BIT* (n° 48 – 2010) s'attarde sur les langues parlées dans le monde ; selon lui, les sources qui se risquent à dresser un palmarès des langues les plus parlées dans le monde s'accordent sur un point : **6703 langues ont été identifiées.** Mais le classement des idiomes les plus parlés varie selon les sources, à l'exception du quatuor de tête où se trouvent, selon la publication spécialisée *Ethnologue* : le mandarin, 1,2 milliard ; l'espagnol, 429 millions ; l'anglais, 428 millions ; le hindi, 382 millions. Le français se situerait au 5^e, ou au 9^e rang suivant les auteurs. À l'autre bout de l'échelle, le yaghan n'est parlé que par une seule habitante de la Terre de Feu !

* * *

According to the *Newsletter of the Association of Retired International Civil Servants in Austria* (No. 60, December 2010) **a paraprosookian is a figure of speech in which the latter part of a sentence or phrase is surprising or unexpected** in a way that causes the reader or listener to reframe or reinterpret the first part; a few examples follow the definition, some of which are here quoted:

- I asked God for a bike, but I know God does not work that way. So I stole a bike and asked for forgiveness
- War does not determine who is right – only who is left
- To steal ideas from one person is plagiarism. To steal from many is research
- Women will never be equal to men until they can walk down the street with a bald head and a beer gut and still think they are sexy
- Always borrow money from a pessimist. He won't expect it back
- Hospitality: making your guests feel like they're at home, even if you wish they were
- Some cause happiness wherever they go. Others whenever they go
- A bus is a vehicle that runs twice as fast when you are after it as when you are in it.

Anne Willings-Grinda



Courrier des lecteurs

À propos du LIEN N° 111 :

« Je viens de recevoir et de lire avec plaisir le numéro 111 de LIEN. Mes félicitations à toute l'équipe éditoriale pour le contenu ponctuel et intéressant de ses articles. Un grand merci à Georges Kutukdjian en particulier pour le travail d'analyse concernant la CAM dans son "Billet du Président". Il nous faut à nous tous rester vigilants afin que celle-ci conserve le principe d'autonomie qui émane de sa nature mutualiste.

Avec mes remerciements à toutes et à tous les membres de l'AAFU pour leur travail dévoué.»

Pilar Perez
(Espagne)

« Un grand merci et mes félicitations aux auteurs du très intéressant dossier «Les Routes de dialogue», notamment Doudou Diène et Monique Couratier, qui garde à ce périodique un haut niveau de qualité. »

Nicole Visart de Bocarmé
(Belgique)

Félicitations à l'équipe de LIEN/LINK dont j'apprécie à chaque numéro l'évolution non seulement du contenu mais également de l'iconographie (avec même de la quadrichromie !). Si cela continue vous allez réussir à compenser ce petit manque affectif que beaucoup ont ressenti à la disparition de la formule mensuelle et imprimée du Courrier de l'UNESCO, jugé par certains trop « élitiste »....*

Dans le N°111, j'ai particulièrement apprécié le dossier « Routes de dialogue » ayant été détaché (merci Doudou Diène) trois mois sur l'expédition archéologique Route de la Steppe à travers l'Asie centrale en 1991. Dans l'encadré « Sponsors » Doudou Diène évoque le soutien de différentes firmes du secteur privé. Il conviendrait d'y ajouter la Fondation BMW-France qui avait sollicité l'UNESCO pour pouvoir utiliser le thème des Routes de la soie dans une expédition motocycliste et culturelle Paris-Astrakhan. Partie du Siège de l'Organisation cette expédition bénéficia de la couverture médiatique du grand hebdomadaire soviétique Ogoniok. En contrepartie, nous avons exposé le dernier modèle d'un beau coupé BMW dans le hall Fontenoy (grincements de dents de l'Administration !) et la Fondation a apporté son soutien financier pendant des années à un concours d'architecture, les meilleures maquettes ayant été exposées lors d'une session de la Conférence générale. Comme quoi les bons projets de l'UNESCO attirent les bons sponsors !

Nikita Dergatcheff
(France)

* En fait, après une période où a été privilégiée la publication en ligne du Courrier de l'UNESCO, une version imprimée a revu le jour début 2011 (cf p. 20).

M. C.

Rectificatif :

Une de nos collègues nous a fait observer, avec raison, qu'outre les expéditions menées dans le cadre des Routes de la soie, il convient de mentionner la publication menée avec un dévouement sans faille par Irène Iskender, et achevée en 2005, qui traite en six volumes de l'histoire des civilisations de l'Asie centrale (Voir *History of civilizations of Central Asia* : www.unesco.org/asia).

M.C.

À louer

De mai à juillet, à la semaine ou au mois, jolie maison de campagne tout confort au milieu d'un grand jardin arboré de 1800 m² à côté d'un village et à 3 km de Grignan, dans la Drôme provençale (Sud de la France) : 85 m² habitables, dont une chambre double et un séjour avec canapé-lit.

Contact : Nicole Rollet 01 47 27 72 86

Tarif de l'annonce :

20 euros (membres de l'AAFU)

30 euros (non-membres)

